

## LA SEXOLOGIE

## DOMAINE, DIFFICULTÉS, NÉCESSITÉ

Assurant la reproduction des espèces précisément sexuées, la sexualité joint une fonction corporelle, anatomo-physiologique, et un comportement. C'est dire d'emblée que son étude scientifique ne peut être univoque, limitée au seul aspect somatique, au seul aspect comportemental. C'est une des nombreuses difficultés que dut surmonter ce que l'on a appelé *sexologie*. Déjà de façon boiteuse. Logie, c'est du bon grec (λογος) pour baptiser une discipline (un discours !) scientifique. Mais *sexus* c'est du latin, pour nommer ce qui s'appelle en grec γενος – genos. *Génologie* eût donc été le terme correct. Mais lorsque, bien tardivement, à la fin du XIXe siècle, les premiers à mettre en forme cohérente les connaissances scientifiques sur la sexualité (le terme, inconnu de Littré, ne date que de 1859) voulurent baliser leur champ d'étude, genos avait été « confisqué » : par généalogie, génétique, etc.- alors qu'une même mésaventure terminologique n'a touché ni la paléontologie (néologisme de 1830) ni la bactériologie (néologisme de 1860).

Il est désormais difficile de revenir sur *sexologie*, *sexologue*, vite adoptés par les anglophones (*sexology*, *sexologist*<sup>1</sup>) tandis que l'ambiguïté demeure lorsqu'on parle de sexualité. Le terme pouvant couvrir aussi bien la biologie organique que l'éthologie, les modifications fonctionnelles des organes génitaux, les manifestations du désir, les mécanismes de la fécondation, les mœurs, les différences somatiques, les pratiques conjugales, etc.<sup>2</sup> D'où la multiplicité des « discours sur la sexualité », en provenance des anatomistes, des sociologues, des moralistes, des politiques, des psychologues, des journalistes, des médecins, des romanciers, des philosophes - entre autres-, chacun d'entre eux n'éclairant qu'une partie des phénomènes liés au sexe, et pour beaucoup, bridés par leur réductionnisme subjectif, sans la moindre validité scientifique transposable. Ainsi se sont incrustées au cours des siècles d'innombrables idées fausses sur la sexualité humaine. Fausses donc nuisibles. Alors que le véritable *sexologue*, en quête de la vérité, se devrait de jeter le regard objectif du savant sur toutes ces manifestations de la sexualité, pour établir une *Sexologie* globale, et fiable. Impératif catégorique du « connais-toi toi-même », devoir « moral » qui a trouvé bien des obstacles au cours de son exercice. Des barrières qu'il a fallu lever une par une, et dont certaines résistent encore.

La première difficulté, et de taille, réside dans l'impossibilité d'observer, sans artifices parfois très complexes, des séquences du comportement sexuel humain aussi essentielles que l'accouplement et ses préliminaires. La biologie la plus élémentaire rend impossible la survenue des modifications anatomo-physiologiques des organes assurant la copulation, nommément et humblement, *ab initio*, l'érection de la verge et la lubrification vaginale, dans un environnement perturbant comme dans un contexte subjectif défavorable. C'est affaire de neuro-médiation. Pour s'accoupler, les humains doivent se dénuder, abandonner toute vigilance externe, se rendant donc vulnérables. D'où la nécessité de l'intimité, du lieu sinon obligatoirement clos du moins sécurisant, à l'abri du froid et des intempéries – voire des prédateurs. À l'abri du regard des autres humains, quels qu'ils soient, bienveillants ou, a fortiori, hostiles. C'est une des conséquences de la conscience : le *quant-à-soi*, fondement de

<sup>1</sup> Encore avons-nous échappé à la *Geschlechtswissenschaft* !

<sup>2</sup> Dernier ouvrage francophone de quelque ampleur consacré à « la sexualité » paru au moment où je rédige cet article, l'*Enquête sur la sexualité en France* (il ne s'agit que de comportements), éditée sous la direction de N. Bajos et M. Bozon, (2008) donne là un bel exemple de charabia : « *Les difficultés de la fonction sexuelle ne posent pas toujours problème pour la sexualité* »...p. 493. J'avoue ne toujours pas avoir compris.

la *pudeur*, caractéristique des êtres humains. Chacun, chacune ne veut pas se montrer dominé par les sensations si prégnantes du plaisir sexuel – celles qui récompensent, gratifient le bon comportement, mais font abandonner la maîtrise de soi face à l'extérieur. Les êtres conscients se dissimulent lorsqu'ils doivent s'abandonner à « leurs sens », à leurs instincts. Même pudeur au moment de l'évacuation des émonctoires, surtout fécaux. Chacun, chacune, par voie de conséquence, tient à dissimuler ces parties du corps, indices optiques cibles du regard, objets de curiosité comme de convoitise, qui stimulent le désir tout en annonçant la vulnérabilité physiologique.

Contrairement à bien des mythes, les premiers humains ont donc de bonne heure - d'emblée - occulté leurs organes génitaux<sup>3</sup>, mis en vitrine par la bipédie<sup>4</sup>, hypersensibles, vulnérables, recouverts d'une pilosité tape-à-l'œil, et surtout point de départ de ces sensations impérieuses qui livrent les pudiques humains à leur nature biologique, *animale*. Les contemporaines des sculpteurs paléolithiques n'étaient certainement pas plus dénudées dans la vie courante que les modèles de Rubens. Cette réticence envers l'animalité n'a pas seulement entravé la connaissance scientifique de la sexualité, elle a empoisonné la vie de millions d'humains – on va en reparler. Toujours est-il que les mécanismes fonctionnels de ces organes et leur mise en œuvre coïtale se sont dérobés, avant même toute démarche scientifique, à l'observation extérieure. Les hommes ont rarement l'occasion de contempler l'érection de leurs congénères, et ce n'est qu'à la fin du XXe siècle qu'on a élucidé le fonctionnement complexe de ce mouvement physiologique déterminant. Quant à l'accouplement, on a toutes les raisons de penser qu'il ne s'est jamais délibérément déroulé *coram publico*.

Aux aurores de l'humanité, nos ancêtres copulaient dans l'obscurité nocturne, avant l'invention du feu, ou bien dans des lieux situés à l'écart des groupes élémentaires<sup>5</sup>. La forte prégnance de l'instinct d'accouplement compensait l'absence de fourmilière, à l'usage des enfants, d'exemples coïtaux didactiques... *in vivo* ou en figuration. L'art pariétal, par ailleurs si riche, ne montre aucun accouplement, certainement pas par prudence ; par absence de modèles ? par crainte devant l'évocation d'un moment d'emprise magique, « surnaturelle » ? Par contre il faut admirer la probité artistique et le souci de véracité de ceux qui, il y a plus de 35.000 ans, savaient figurer le sexe des femmes<sup>6</sup>, alors que depuis le néolithique les sculpteurs et la plupart des peintres furent lamentablement inhibés au moment de montrer sa fente et sa pilosité, et ce jusqu'à nos jours, de Praxitèle à Maillol, statufiant des femmes sans sexe. Au grand dam des femmes, qu'on tenait ainsi porteuses d'un organe « pas montrable », sûrement répugnant et/ou maléfique, quand les organes masculins étaient exposés dans toute leur glorieuse réalité<sup>7</sup>.

Certes les accouplements animaux ont pu servir de modèles aux novices, mais bien tard en ce qui concerne les animaux domestiqués/apprivoisés. Quant aux « bêtes sauvages », nos ancêtres ont dû expérimenter leur réticence parfois agressive à se laisser surprendre coïtant – à moins qu'ils n'aient profité de leur situation de vulnérabilité pour les assaillir, et les dévorer. Il faut d'ailleurs bien préciser que si certains comportements sexuels animaux

<sup>3</sup> On trouvera, dans mes *Origines de la sexualité* humaine, de plus amples précisions sur l'ancienneté du vêtement cache-sexe et le déroulement à l'écart des accouplements.

<sup>4</sup> Un darwinisme primaire assez naïf a fait croire que l'allongement humain de la verge était un facteur de sélection, pour favoriser auprès des femelles de l'espèce les porteurs d'engins les plus longs. Idée parfaitement farfelue. L'allongement de l'organe copulateur masculin est dû à l'approfondissement du vagin entraîné par la bipédie. Il n'était pas un avantageux critère pour paraître dans des « concours anatomiques » destinés à émoustiller les rougissantes demoiselles paléolithiques ! cf les *Origines*.

<sup>5</sup> De la même façon qu'il existait des « feuillées », souci universel des établissements humains.

<sup>6</sup> Ils le voyaient de jour lors des « moments d'intimité », et aussi, probablement (même si de loin !), lors des parturitions. Ils voyaient aussi celui des fillettes – comme tous leurs successeurs « aveugles ».

<sup>7</sup> C'est en m'interrogeant sur cette censure de la représentation génitale externe féminine que je suis entré en « littérature sexologique », avec *Le Sexe de la femme* de 1967.

témoignent d'une certaine universalité des mécanismes reproducteurs des organismes évolués (aimantation vers les congénères du sexe complémentaire, sélection du partenaire d'accouplement, exclusion des immatures, des séniles, voire de la famille nucléaire, et bien sûr des semblablement sexués<sup>8</sup>.) c'est avec des pincettes qu'il faut prendre toute transposition chez les humains de nombreux autres comportements animaliers. Des empuses cannibales aux étalons mordant le cou des juments, des chiens impudiques aux trop célèbres bonobos, qui ont introduit des séquences de comportement sexuel dans leur conduites sociales<sup>9</sup>, il n'y a là rien qui puisse donner le moindre éclairage sur le comportement sexuel des êtres pensants.

Certains hommes accusés, par la faute de leur impuissance, de ne pouvoir apaiser les pressants désirs charnels de leur épouse<sup>10</sup>, furent conviés par les autorités juridico-ecclésiastiques des XVIe et XVIIe siècles à des « congrès » publics. Pour montrer s'ils étaient capables, devant témoins, de pénétrer dans le corps de leur conjointe et d'y éjaculer. Tous, évidemment, perdirent leur procès, incapables de bander et copuler « sur commande » devant juges et chanoines, et il fallut renoncer (en 1677) à cette épreuve contre-nature.

L'accouplement-spectacle ne put être réalisé qu'après des millénaires de civilisation, en Occident comme en Orient extrême. Mais par des professionnels des attelanes comme du « théâtre cochon », en dehors de tout le contexte affectif-affectueux des étreintes habituelles, et les assistants ne venaient pas faire des observations scientifiques. Celles que réalisèrent enfin Masters et Johnson, mais au prix de considérables précautions environnementales. Quant au cinéma pornographique, s'il est émoustillant et expose des séquences comportementales, gestuelles, posturales réalistes, il se situe lui aussi en dehors de tout contexte relationnel (affectif, social !), les orgasmes féminins y sont toujours simulés, et les éjaculations s'y produisent quasi toujours à l'air libre, sous l'effet exclusif de la main des « héros » - pour deux raisons : le spectateur-masturbateur projette sur l'écran sa propre conduite solitaire, et les professionnels masculins développent une éjaculation retardée expérimentale les rendant incapables d'éjaculer dans les différents orifices complaisamment mis à leur disposition par leurs gentilles collègues<sup>11</sup>.

\*\*\*

Un deuxième alea, pour qui veut établir une conceptualisation véridique des phénomènes sexuels humains, est l'émergence, dans l'espèce consciente, de la fonction érotique. Le comportement sexuel des mammifères dont fait partie l'espèce humaine est parfaitement univoque. Une ou plusieurs fois dans l'année, au moment du rut, des chaleurs, les mâles et les femelles matures copulent, après sélection du partenaire, puis les femelles fécondées se chargent de l'élevage de la progéniture. Leurs organes génitaux, temporairement modifiés pour permettre l'accouplement, redeviennent quiescents, jusqu'à la prochaine « saison des amours ». Quelques rares anthropoïdes privilégiés peuvent encore s'en servir pour quelques amusettes, en général solitaires, sans retentissement authentiquement sexuel sur les comportements intra-spécifiques<sup>12</sup>.

<sup>8</sup> Il est exténuant de rappeler que l'homosexualité animale *effective* n'est qu'un mythe – ou une très rare aberration, vite éliminée-mise à l'écart par les congénères. Les exemples cités avec une complaisance prosélyte sont des erreurs d'éthologie. Il ne faut pas oublier que les animaux ne tolèrent pas les différents.

<sup>9</sup> Ceux qui envient le « bonheur sexuel » des bonobos sont-ils prêts à se promener le sexe à l'air pour se le faire joyeusement flatter entre copains, faut-il déplorer que Madame la Directrice ne puisse mettre la main dans la culotte de sa secrétaire et lui caresser gentiment le clitoris pour se faire pardonner une verte engueulade ?

<sup>10</sup> Il s'agissait, en fait de sordides affaires de hoirie à récupérer, pour démarier un gendre déconsidéré-récusé.

<sup>11</sup> Les « porno-stars » ne sont pas toutes des exhibitionnistes écervelées. Brigitte Lahaie a su faire des observations judicieuses et ses témoignages sont fort précieux, sur le retard à l'éjaculation, la contrainte à la sodomisation, etc.

<sup>12</sup> Les bonobos, on vient de le dire, ont transposé certaines gâteries sexuelles dans leur répertoire de cohésion sociale.

Les humains ont conservé le « plan directeur » qui guide les mâles vers les femelles, et les pousse à l'union sexuelle : c'est le très puissant instinct d'accouplement<sup>13</sup>, que personne n'a eu besoin d'apprendre, et surtout aux aurores de notre espèce. Mais un deuxième moteur, fruit de la conscience, est évolutivement apparu, dans le comportement sexuel humain : *l'appétit orgasmique*. C'est-à-dire la recherche de la culmination sensitive des gratifications subjectives récompensant le « bon » comportement. Ces gratifications, c'est *le plaisir sexuel*, éprouvé à partir de zones cutanéomuqueuses bien déterminées, zones érogènes secondaires (adjuvantes) et primaires : celles qui ont le pouvoir de déclencher l'orgasme. Une expérience spécifique sans équivalent que les humains prisent tellement qu'ils ont multiplié les occasions de la ressentir. C'est d'ailleurs la version sexuelle de *l'exacerbation des appétits* chez l'espèce consciente, pour fortifier les motivations d'une espèce fragile et volontiers paresseuse, dans les trois domaines programmatiques. Les humains sont très gourmands, très férus de hiérarchie, très friands de plaisir sexuel. Au cours de l'anthropogenèse cet exercice du plaisir sexuel s'est imposé répétitif, édifiant la fonction érotique sur le piédestal de la fonction reproductrice<sup>14</sup>.

L'appétit orgasmique apparaît ainsi comme le moteur le plus spectaculaire des conduites sexuelles humaines. Albert Moll, qui fut le premier à bien le catégoriser, eut malheureusement le tort de le baptiser *libido*, ce qui signifie en bon latin ecclésiastique *désir coupable*<sup>15</sup> - louche convoitise. Le péjoratif, phagocyté puis boursoufflé par Freud, eut un succès considérable et continue malencontreusement de régner, alors qu'il faudrait savoir y renoncer. Il n'en reste pas moins que le souvenir du plaisir éprouvé au cours de l'étreinte a incrusté l'appétit orgasmique dans le cerveau instinctuel des fondateurs de notre espèce, d'où un renforcement, par le plaisir immédiatement éprouvé en récompense, de l'instinct d'accouplement. Un postulat éthologique universel enseigne que la plupart des comportements complexes ne fournissent pas, dans leur déclenchement, l'image subjective de leur finalité. C'est ainsi que quand les hommes convoitent les femmes, et vice-versa, c'est l'attrait charnel pour le sexe complémentaire qui les guide, et non la représentation mentale de l'accouchement. Qu'ils sachent, de plus, éprouver dans l'étreinte le suréminent plaisir orgasmique est un puissant encouragement à entreprendre des processus comportementaux réclamant de l'énergie et de la persévérance. La gratification sensitive escomptée joue ainsi le rôle de la carotte devant l'âne.

Deux chiffres rendent très voyante la spécificité humaine de la fonction érotique : il suffit de deux enfants-un tiers par femme<sup>16</sup> pour maintenir un volume populationnel, alors qu'on a pu raisonnablement estimer à cinq mille orgasmes le besoin orgasmique d'une vie humaine de septuagénaire. Ce besoin orgasmique, tellement démesuré par rapport aux nécessités démographiques, est éprouvé tout au long de l'existence. Il se manifeste dès avant la maturation pubertaire, alors assouvi par l'auto-érotisme infantile. Et, plus tard, chez les femmes ayant franchi la ménopause qui mit fin à leur fécondité : donc en dehors de tout impératif reproducteur. Qui veut émettre un « discours scientifique » sur la sexualité humaine doit donc catégoriser l'étude de la fonction érotique, sans la confondre avec les processus biologiques extra-érotiques de la fonction reproductrice – sexuelle elle aussi, par définition. Qui parle étourdiment de « fonction sexuelle », au singulier, sans préciser de laquelle il s'agit, érotique ou procréatrice, succombe au méli-mélo.

<sup>13</sup> Albert Moll fut le premier à en faire l'exposé scientifique (son traducteur français le nomme lourdement instinct « de contractation »).

<sup>14</sup> On peut aussi dire que sur la trame de la fonction reproductrice la fonction érotique a tissé sa belle tapisserie, à laquelle l'amour donne ses plus vives couleurs.

<sup>15</sup> Il faut dire que Moll a introduit sa *libido* dans un exposé sur la « sexualité infantile » (dès avant Freud !), phénomène qu'il constatait, mais qui devait quand même le troubler.

<sup>16</sup> Nos ancêtres paléolithiques n'en faisaient pas plus.

La fonction érotique fait si bien partie de la nature humaine qu'elle a joué son rôle dans l'anthropogénèse. Au plan anatomique comme au plan physiologique. Les femelles humaines, dressées sur leurs pattes arrière, sont les seules à exposer des seins permanents et bien développés, à la fois indices visuels et objets de convoitise. Et avant même de fournir du lait, ils se manifestent comme zones érogènes secondaires, dispensatrices de plaisir. Grâce à leurs mamelons bien colorés, bien mis en vitrine, partie la plus proéminente du corps féminin vu de profil, même vêtu. Certes destinés à la bouche avide du nourrisson, leur pigmentation, comme celle de l'aréole qui les entoure est néanmoins destinée à la vue du postulant fécondateur, et non du bébé incapable de les distinguer<sup>17</sup>. Les guenons, comme les femelles quadrupèdes ne disposent pas de tels appas, pour en jouir, et réjouir boucs ou gorilles...

La conformation bipède a elle aussi procuré un supplément d'agrément aux amours humaines, puisqu'elle permet la copulation en plusieurs postures. Avec deux positions « de base », ventre à ventre ou ventre à fesses. Le ventre à ventre a manifestement été inauguré par les femmes, pour faire face à l'homme agréé. La bipédie de plus, libérant les mains, en a fait de très utiles et obligatoires adjuvants des gestes à visée sexuelle, pour les caresses corporelles générales, la stimulation directe des organes génitaux, le guidage de la verge pour l'intromission vaginale... en attendant l'assistance à l'accouchement.

La physiologie s'est érotisée. Avec plusieurs phénomènes. D'abord le gommage du rut. C'est en toute saison, à toute heure du jour ou de la nuit que les humains adultes peuvent s'accoupler. Tant qu'ils sont en bonne santé. Tant qu'il est bien alimenté en hormones femelles, le vagin de la femme adulte est disponible en permanence, même pendant les règles, pendant la gestation. Il est pénétrable, même si c'est moins aisé, sans excitation préalable – le viol est un triste privilège humain. En face, les hommes bénéficient d'érections spontanées fréquentes, bien plus nombreuses que le nombre d'accouplements nécessaires au maintien populationnel. En particulier toutes les nuits, pendant le sommeil paradoxal. Ce fonctionnement physiologique nocturne est nécessaire au bon entretien de la délicate mécanique érective. Ainsi peuvent survenir « sans problèmes » les érections réactionnelles, au moment de s'accoupler, lui aussi parfaitement désynchronisé de toute obligation temporelle ponctuelle de fécondation. Mais ces érections peuvent aussi se produire lors de « bouffées de désir », à déclenchement extérieur ou endogène. Les femmes n'ont pas l'expérience de manifestations physiologiques externes de désir aussi voyantes-prégnantes, faisant souhaiter l'apaisement de la tension organique. Il ne faut pas s'étonner (s'indigner !) de ce que l'homme soit le principal sollicitateur de l'accouplement.

Aux âges moyens de la vie (20-60 ans) les occidentaux qui vivent en couple ont 8-9 rapports mensuels. Le lien unissant un homme et une femme est ainsi avant tout une liaison érotique, celle qui implique l'échange orgasmique – l'orgasme réciproque. C'est pour faire éclore l'orgasme à point de départ vaginal que les hommes ont exploité le pouvoir des neurones néo-corticaux mettant provisoirement une sourdine sur leurs sensations érogènes<sup>18</sup> ; ainsi peuvent-ils faire bénéficier le vagin de leur partenaire du nombre de percussions lui faisant franchir le seuil du réflexe orgasmique - retenue que ne pratiquent ni lions ni taureaux, beaucoup plus pressés.

Une certaine école de pensée paradarwinienne, qu'on pourrait nommer « générationniste-utilitariste », ne voulant connaître de la sexualité humaine que les processus assurant la fécondation, s'interroge sur la « bizarrerie », l'incongruité que constituerait l'orgasme féminin, à ses yeux parfaitement inutile à la préservation de l'espèce. C'est faire fi de l'inpugnable organisation neurophysiologique du réflexe orgasmique féminin, comme de ce phénomène si typiquement humain : le pouvoir érotique. Celui de déclencher l'orgasme de son-sa partenaire d'accouplement. Nos ancêtres masculins ont

<sup>17</sup> C'est à l'odeur, non à la vue, que les nourrissons reconnaissent le sein maternel.

<sup>18</sup> Des neurones aux fibres cortico-thalamiques inhibitrices.

évidemment été surpris, puis fascinés, par les manifestations corporelles, sonores, de l'orgasme féminin. C'est la récompense de cette « retenue » qui confère le plus gratifiant brevet de virilité : voir jouir celle que l'on étreint. Fierté sans égale dont ne peuvent se targuer les empêtrés, maléficiés, maladroits : les *impuissants*. Ils sont privés, de plus, de cette « reconnaissance du sexe » qui nourrit d'affectivité le lien unissant les participants du coït.

Inscrit dans l'anatomie et la physiologie, l'orgasme féminin semble bien avoir été reconnu et prisé de nos plus lointains ancêtres. Par ses deux voies, clitoridienne et vaginale. Ceux dont les mains et les doigts habiles ont été capables d'immortaliser, aux murs des cavernes, et par des merveilleuses statuettes, le corps de leurs compagnes leurs seins, leurs fesses, leur vulve, n'ignoraient certainement rien des détails déterminants de leur anatomie intime. Les phalocrates résolus qui ont eu l'idée lumineuse, au néolithique, de couper le clitoris des petites filles, savaient très bien ce qu'ils faisaient<sup>19</sup>, « sexologues avertis », et ce dont ils les privaient puisque, sans la maturation prépubertaire du circuit orgasmique par les manipulations clitoridiennes, les femmes ne peuvent, devenues adultes, parvenir à l'orgasme coïtal. Leur corps dépossédé des plaisirs de la chair était devenu celui de fournisseuses de rejets, et de servantes domestiques. Cette ignominie salit toujours la terre d'Afrique, sur les lieux même, hélas, qui avaient vu naître notre espèce.

Les répercussions de l'orgasme sur l'organisme se sont considérablement développées, en particulier au niveau des instances supérieures du système nerveux. Au point que l'on peut raisonnablement se demander si, pour l'espèce humaine, elles n'ont pas été recherchées autant et plus que le plaisir de l'instant. Une fois obtenu, l'orgasme procuré par le coït s'avère un puissant myorelaxant, et un tranquillisant. Presque toute la musculature squelettique a été mise en mouvement, de façon volontaire mais aussi et surtout automatique : des étirements qui procurent autant de bien-être que la petite gymnastique matinale de mise en forme. Dans le même temps l'attention est accaparée par le déroulement des sensations érogènes, ce qui implique le passage à l'arrière-plan, l'oubli temporaire des soucis, préoccupations, contrariétés. On ne peut jouir en état d'angoisse, alors même que l'orgasme est un excellent anxiolytique.

A l'effet d'apaisement se joint une « poussée de bienveillance ». Le cerveau limbique et l'hypothalamus sécrètent, au moment de l'orgasme les neuro-médiateurs de l'euphorie : les endorphines. Et d'autres neuro-médiateurs, de type dopamine, ont envahi le cerveau basal au fur et à mesure de la montée du plaisir. Le tout se conjugue pour produire un mouvement d'affectivité positive. La tendresse - la gentillesse - est à la fois inévitable (c'est la neurochimie !) et auxiliatrice, pour favoriser, « optimiser » les gestes de l'étreinte. On pourrait dire que la bonne nature a agencé cette émergence affective pour qu'elle se fixe sur le-la partenaire choisi-e en faveur duquel-de laquelle on s'est montré à nu, quittant son quant-à-soi, et avec lequel-laquelle on a échangé le plaisir orgasmique. Cette éclosion bilatérale ne survient habituellement qu'après un certain nombre de « rounds d'observation », mais lorsque s'est établie l'eupareunie, l'accord charnel aisément renouvelable, un phénomène classique de *marquage* profite de la facilitation physiologique pour ramener vers le-la partenaire éprouvé-e, sécurisant-e, désormais nimbé-e d'une affectivité très particulière. C'est celle qui fait éclore l'amour, cet affect humain si particulier par sa durée, sa générosité et son exclusivité, fondement de la fidélité la plus naturelle. Amour que ne connaissent pas les animaux, habituellement pressés de secouer l'emprise instinctuelle les ayant conduits à la copulation<sup>20</sup>. Alors que le lien sexuel humain s'inscrit le plus souvent dans la durée. Comme

<sup>19</sup> Ou ce qu'ils faisaient faire si, dès cette époque et comme actuellement c'étaient de sinistres harpies qui infligeaient aux fillettes la mutilation qu'elles même avaient subie.

<sup>20</sup> Copulation parfois itérative qui est une véritable corvée, pour les lions de terre et de mer, et bien d'autres.

durent chez les humains la plupart des liens affectifs, régulièrement réactivés, avec les parents, les enfants, les amis. Les animaux sont beaucoup plus égocentriques.

Selon un de ces franglais stupides qui ont envahi le vocabulaire sexologique, il est toujours possible de pratiquer « le sexe sans amour ». Mais il y manque une des dimensions du lien qui unit un homme et une femme. Au contraire faire l'amour, selon l'excellente expression, a nécessité bien des efforts comportementaux (choisir, plaire, aboutir), mais amène bien des sécurisations, charnelles, affectives, comportementales. C'est un remède de santé : *le médicament des gens portants*. D'ailleurs assouvi le besoin orgasmique, rassurés sur les « bons sentiments », la disponibilité complaisante de leur partenaire, les humains peuvent se livrer tranquillement aux nombreuses activités demandées par leurs autres programmes comportementaux.

\*\*\*

On peut ainsi cerner ce qu'il y a de naturel, génétiquement programmé, dans la sexualité humaine – au sens large. *C'est le premier devoir de la science sexologique et c'est à dessein qu'on l'envisage ici d'emblée*. Il n'y a pas de science sans postulats fondamentaux, principes fondateurs. Mettre à jour le théorème de base de la biologie somatique et des conduites liés au sexe dans notre espèce est absolument nécessaire pour qui se mêle de guérir les maladies du corps et de définir les comportements nuisibles. Or l'abord scientifique de la sexualité n'a que trop été fait à partir de la pathologie, tant de jugements moraux a priori se sont interposés devant son étude objective qu'il paraît plus opérant de considérer en premier lieu la sexualité normale des gens normaux. Ils sont très largement majoritaires, ce qui fait des pervers et déviants de petites minorités – même si spectaculaires. Il faut quand même répéter que la sexualité a été aménagée par notre phylogenèse pour favoriser notre reproduction, de la conception jusqu'à l'accès des rejets à la maturité leur permettant d'être à leur tour des reproducteurs - ce qui a de nombreuses implications et obligations sociales, mais qui a fort bien réussi, permettant à l'humanité de se propager partout à la surface de sa planète.

Dans une atmosphère polluée par la « révolution sexuelle », par le « politiquement correct » comme par le catéchisme vatican, il faut prendre des risques pour oser proposer ce qui paraît bien la sexualité normale. Il ne faut cependant pas hésiter à dire ce qui semble bien constituer les critères - les repères de la normalité. Sinon, rien n'est anormal !

Il est normal de naître avec des organes génitaux bien conformés – très rares sont les états intersexuels (en général des hommes ratés). On naît garçon ou fille. Les ignorants - les pédants - qui parlent étourdiment de « bisexualité » ne savent pas que notre espèce ignore l'hermaphrodisme, la présence simultanée des deux sexes sur le même corps<sup>21</sup>. Il est normal de découvrir vers deux-trois ans l'agrément délivré par le tripotage des zones érogènes. Cet auto-érotisme infantile est non seulement « inévitable » mais encore nécessaire. Il établit les connexions épigénétiques des neurones constituant le vaste circuit orgasmique : livré en pointillé à la naissance, ce substratum anatomo-physiologique du réflexe orgasmique doit être stimulé pendant la petite enfance pour devenir fonctionnel. Les chatouilles clitoridiennes des petites filles sont donc fort utiles. De plus l'onanisme des petits garçons libère d'éventuelles adhérences préputiales. Il est normal, adolescent(e) puis adulte de recourir ensuite à la masturbation remède d'urgence ou consolation en cas d'hypertension organique ou de disette.

Il est normal de ne pas contracter de lien social officiel avant d'avoir testé l'accommodement physiologique (et bien sûr caractériel !) avec le-la partenaire : pas question de fonder un couple avant d'avoir trouvé le bon-la bonne. Il est normal de pratiquer toutes stimulations manuelles et/ou buccales mettant en route la physiologie érogène avant la

---

<sup>21</sup> Et pourtant, encore en 2008, cette ineptie de la « bisexualité originare » est accréditée dans la Préface de l'Enquête Bajos-Bozon (p. 13).

copulation vagino-pénienne. Il faut là remarquer que si le cunnilinctus<sup>22</sup> est un geste profondément instinctif chez quasi tous les quadrupèdes, la fellation est une invention humaine (féminine !) dont ne bénéficient malheureusement pas (pour eux) éléphants ni chimpanzés. Comme ils ignorent les délices du tête bêche, en hors-d'œuvre ou en plat principal. L'orgasme clitoridien est normal, nécessaire à la plupart des femmes pendant les premiers temps de la séance érotique, pour permettre ensuite au vagin d'atteindre le degré de stimulation lui permettant de parvenir à l'orgasme. Faut-il préciser que le clitoris humain ne peut être stimulé que par la main ou la bouche ? Il est normal d'assouvir à la main, à la bouche, le-la partenaire en état de désir lorsqu'on n'est pas disponible, fatigué(e), indisposé(e), enceinte, lorsque les circonstances ne se prêtent pas à l'étreinte, pour s'amuser, etc. Il est normal d'adopter la-les posture-s d'accouplement que le couple juge la-les plus goûteuse-s ; il n'y a pas de position « malsaine » ou humiliante.

Sans trop jouer les Bernardin de Saint Pierre, on ne peut que louer la façon dont la phylogenèse a adapté, magnifié le lien sexuel humain par la fonction érotique. Encore plus que les autres primates, le nouvel humain naît dans un état de grande immaturité, de grande débilité. Sans soins et nourriture immédiats et empressés, il périrait. C'est évidemment à la génitrice d'assurer ce maternage vital<sup>23</sup>. Elle-même, moins robuste et moins armée contre les périls extérieurs menaçant les premiers humains, avait besoin de la protection et de la fourniture d'aliments procurés par l'homme dont elle partageait la couche et pour lequel elle ouvrait gentiment les cuisses (ou tendait les fesses). Les accouplements répétitifs finissaient par lui apporter ces agréments dont les manifestations gratifiaient la sollicitude masculine, renforçant le lien entre cet homme et cette femme.

Ainsi s'édifia le couple humain, lié par l'échange sexuel-érotique et affectif. Par le marquage sexuel et la fidélité naturelle. Pour au moins les premières années d'élevage d'un rejeton, donc pour la survie de l'espèce<sup>24</sup>. Les femmes du XXIe siècle peuvent être astronaute ou chirurgien, les hommes peuvent langer et donner le biberon, il descendent néanmoins de ceux qui nous ont légué les gènes déterminant le parent du dehors et le parent du dedans – la gardienne du foyer. Ils en portent toujours les caractéristiques, en particulier dans la tête instinctuelle des enfants, pour y occuper les images préformées de papa et de maman<sup>25</sup>.

Ce tableau idyllique pourrait se nommer « le couple paléolithique ». Il paraît bien l'élément de base des premiers groupements humains, qu'on n'a que trop imaginés – bien à tort - soit comme des hordes amorphes, où les femmes étaient à la disposition immédiate du premier mâle en état de besoin, sous les yeux blasés de la marmaille, soit comme des tribus structurées à la polynésienne, ou à la masaï – cadres oppressifs, impasses sociales paralysant tout progrès, toute autonomie personnelle. Ceux qui ne sont pas passés par ce « stade tribal » abusivement imposé à nos ancêtres par des sociologues bornés ont évidemment gardé le schéma originaire. Mais il subit bien des ajouts, et aussi bien des distorsions, du fait de la grande aventure culturelle de notre espèce.

Avec ses artifices, ses innovations, ses prescriptions morales la culture est évidemment intervenue dans tous les domaines de la sexualité. En bien comme en mal – puisque l'erreur culturelle est elle aussi propre à notre espèce. Une des premières erreurs culturelles remonte

<sup>22</sup> C'est le terme correct pour désigner l'action. C'est l'acteur qu'il faut nommer *cunnilingus* – voire *cunnilinga* pour les amatrices de dames. Mais qui de nos jours a lu Martial ? Qui se soucie désormais de purisme latin ?

<sup>23</sup> On tend à penser que les humaines ont d'emblée bénéficié de l'assistance de leurs congénères lors de la parturition. Le plus vieux métier du monde n'est pas celui de prostituée, mais de sage-femme.

<sup>24</sup> Allant encore plus loin, on pourrait dire que la nature a mis exprès le plus d'impulsions coïtales chez le mâle de notre espèce, précisément parce que sa physiologie érective, nécessaire à l'accouplement, est fragile et intermittente. Alors que le vagin est pratiquement « toujours prêt ».

<sup>25</sup> Les substituts maternels nécessaires à celles qui travaillent au dehors sont régulièrement des femmes, nourrices, nurses, baby-sitters, etc.



manifestement au néolithique. Du jour où les femmes sédentarisées furent considérées comme des biens possédés par le propriétaire. Infériorisation qui contredit l'égalité, l'égalité responsabilité intraspécifique entre les sexes, révérees au paléolithique, et qu'il fallut longtemps pour rétablir. Les aspirations individuelles, des femmes, la maîtrise de leur destin leur furent déniées. Leur fonction érotique – même là où on ne les mutila pas – fut le cadet des soucis des phalocrates au pouvoir ; jusqu'à Hippocrate et Aristote, les premiers repérés à écrire du sexe - donc « sexologues ». Par contre leur fonction reproductrice fut attentivement scrutée. De cette époque date la polygamie des chefs, pour étendre la masse numérique de leur famille patriarcale, comme la répression de l'adultère – pour que les biens ne passent pas à un bâtard. Les humains avaient vite compris le lien entre l'accouplement, l'émission de sperme et la fécondation. Mais au souci populationniste des uns, désirant régner sur de nombreux bras, s'opposa le souci économique d'autres, qui ne pouvaient laisser s'accroître indéfiniment le nombre de bouches à nourrir.

Le contrôle des naissances s'imposa à ces groupes humains aux ressources limitées et ils utilisèrent très tôt deux manœuvres « artisanales » pour ne pas projeter la semence au fond du vagin. Ce sont hélas deux fausses manœuvres, qu'on peut même qualifier de contre-nature, tant elles bravent la physiologie et les séquences comportementales. Première fausse manœuvre : le retrait pré-éjaculatoire. Le retrait de la verge va à l'inverse de la motricité automatique des mouvements coïtaux, au moment même où l'approche de l'orgasme incite à approfondir et fortifier la pénétration intravaginale. Il laisse la femme « en plan » et a provoqué chez les hommes bien des troubles de l'érection. Quant à la deuxième fausse manœuvre, la pénétration de la verge dans l'anus, c'est un geste dévié et malcommode, forcé, nécessitant le plus souvent un lubrifiant adjuvant. Elle est aussi dangereuse.

La sodomie comporte en effet ses risques et périls, infectieux, hémorragiques, mécaniques : elle force le sphincter et agresse la fragile muqueuse ano-rectale. Projetant le sperme dans l'excrément, elle est évidemment un procédé anticonceptionnel efficace, mais si l'anus et ses abords ont une petite vertu érogène, pour les doigts ou la bouche, la pénétration dans le canal ano-rectal est incapable de déclencher le moindre orgasme, ni des hommes ni des femmes<sup>26</sup> Et si elle ne fait pas jouir, elle fait fort souvent mal. C'est bien pourquoi elle fut résolument pratiquée comme une brimade, à l'encontre de femmes « désobéissantes », ainsi châtiées et humiliées. On s'étonne donc grandement que cette déplorable fausse route, la sodomisation des femmes, puisse apparaître comme un critère de « libération » sexuelle, dans l'Enquête Bajos-Bozon : ses responsables paraissent obsédés par la pénétration anale, de façon fort malsaine.

Des siècles furent ensuite nécessaires pour adapter confortablement l'une à l'autre la fonction reproductrice et la fonction érotique. Maîtriser la procréation sans gâcher la spontanéité animale des gestes de l'amour. Chez des humains vivant trois fois plus longtemps qu'au paléolithique. Ce ne fut pas sans péripéties.

\*\*\*

Ici surgit en effet le troisième écueil, la troisième difficulté devant l'étude de la sexualité humaine : la culpabilisation métaphysique. Avant même d'être l'objet d'un examen objectif et fructueux, elle fait considérer la sexualité comme fautive, répréhensible, coupable, immorale. Ce n'est pas ainsi que l'on fonde une sexologie scientifique.

La conscience a permis à l'humanité de se répandre sur sa planète, de s'imposer aux autres existants terrestres, de vivre mieux et plus longtemps, mais elle lui a fait un cadeau empoisonné : la connaissance de la mort inéluctable. Les premiers humains entourés de dangers multiples, de prédateurs, de phénomènes météorologiques impressionnants et inexplicables, alors qu'ils voyaient mourir leurs congénères vers 25-30 ans, de chutes, de

<sup>26</sup> Même la très délurée Catherine Millet (*o. c.*) le reconnaît. Quant aux consultantes de sexologie, elles sont unanimes à réprouver, détester la sodomie.

maladie, alors qu'eux mêmes infligeaient la mort aux animaux comestibles et/ou dangereux, puis un jour à leurs ennemis, ont vite imaginé que la mort leur était infligée par des entités dangereuses et invisibles. Des « esprits », des dieux (un jour Dieu), présents partout, animant foudre, fleuve, soleil, lune, volcan, etc. Plus puissants que les humains, jaloux d'eux puisqu'ils sont visibles, jouissant de tous les agréments de l'existence charnelle, et les punissant pour les fautes les plus diverses. D'où l'idée universelle du sacrifice métaphysique. Son mécanisme est celui de la *propitiation*. En se privant plus ou moins des biens et plaisirs terrestres, on pensait se concilier les bonnes grâces des esprits pour échapper aux dangers, aux fauves – aux ennemis – faire une bonne récolte etc. et, du jour où l'animisme, étendu aux humains, leur laissa croire qu'ils avaient eux aussi une « âme » qui survivrait à leur corps, ménager à cette âme un « au-delà » confortable.

Le sacrifice métaphysique est l'intrusion de la mort dans la vie, un jeu de dupes où les joies et agréments des vivants sont diminués, amputés, voire radicalement supprimés, pour obtenir des faveurs dans une chimérique survie. Le sacrifice s'exerce dans tous les répertoires comportementaux. On offre aux dieux, à Dieu une partie de ses récoltes<sup>27</sup>, de son bétail, de ses plus beaux jeunes gens<sup>28</sup>, on se prive de certains aliments, on pratique des jeûnes périodiques (carêmes, ramadan), on fait vœu d'humilité, de pauvreté, et surtout on bride la fonction érotique. Le plaisir sexuel fut ainsi la victime de choix du sacrifice métaphysique.

La plus grande gratification sensitive avait le double tort d'être éprouvée dans l'isolement, le secret, et à partir d'organes qui servaient aussi à l'évacuation de l'urine, qui émettaient ce sperme à l'arôme si étrange et ces menstrues si troublantes, et situés tout proches de l'orifice qui évacue les puants excréments. Organes à la conformation « bizarre », couverts de pilosité et fortement odorants. Organes témoignant du fort enracinement des humains dans l'animalité, cette matérialité charnelle vouée à la mort, à la répugnante et puante dégradation post mortem, qui nécessite l'inhumation. Un plaisir que l'on ne peut savourer qu'en cachette ne peut être que coupable, à tout le moins suspect, honteux.

Plus on se prive d'activité sexuelle-érotique, moins on se sert de ces organes honteux, sales<sup>29</sup>, plus on s'efforce, à contre-nature, de réprimer l'appétit orgasmique, plus on gagne en « esprit », plus on est « pur ». Plus on gagne en « considération distinguée » de ses contemporains. Tels ces moines et nonnes bouddhiques, tondu(e)s et toujours vierges, si révéérés par tant d'écervelés. Car si tous les humains adoptaient la chasteté à vie l'espèce s'éteindrait<sup>30</sup>. Pendant des millénaires la sexualité humaine s'est ainsi trouvée écartelée entre la louable fonction reproductrice et la coupable fonction érotique. Les deux s'effectuant à partir des mêmes organes, les représentants de Dieu, des dieux sur Terre, agissant en guides moraux, faisaient de l'équilibrisme entre ce qui était permis et ce qui était interdit.

Il faut reconnaître aux polythéismes dont fait partie le paganisme antique occidental un certain libéralisme des mœurs sexuelles – tant que la « vertu » des femmes mariées assurait la légitimité de la descendance. Les plus féroces interdits furent mis en forme par le monothéisme « inventé » par les Hébreux. Son Dieu unique et tout puissant étant mâle, il était d'origine incapable d'intégrer la bipartition sexuelle de l'humanité, au détriment de la femme. L'homme était non seulement le prépondérant familial, social, politique, mais aussi le modèle biologique de notre espèce, selon le vieux phallocratisme néolithique, confirmé par Aristote.

Le sacrifice peut être voyant, infligé comme marque corporelle. La mutilation portant directement sur les organes génitaux les punit de procurer du plaisir, de façon radicale ou partielle, et alors sans obérer leurs facultés procréatives mais en les rendant moins

<sup>27</sup> Caïn tua Abel parce que Dieu agréait ses sacrifices avec une plus grande faveur.

<sup>28</sup> Méthode précolombienne. La méthode Strawinsky sacrifie la plus belle jeune fille.

<sup>29</sup> Mais il ne faut pas croire que nos ancêtres paléolithiques, toujours établis près d'un lac, d'un cours d'eau, ne se lavaient jamais !

<sup>30</sup> Et si tout le monde tendait la main pour manger, qui la remplirait ?

« salissants » (!). La clitoridectomie rend les femmes frigides définitives sans les empêcher de procréer. La circoncision prive les nourrissons du repli protégeant naturellement le gland et le méat urinaire, elle prive les adultes de l'intermédiaire naturel de la tendresse érotique féminine, mais elle n'empêche pas d'éjaculer<sup>31</sup>. Elle est le prix à payer pour avoir le droit de jouir, en toute bonne conscience, de ce qui reste de l'organe mâle. Encore plus agressifs, les prêtres de Cybèle s'amputaient eux-mêmes les testicules, tandis que les skoptzys russes coupaient les seins et le clitoris des femmes, la verge et les bourses des « croyants », ainsi définitivement « purifiés ».

Moins radicales, les brimades sexuelles privant le corps de ses attraits et/ou indices sexuels, sont réversibles. Le système pileux est le plus souvent leur victime. La chevelure rasée, tonsurée. Les poils génitaux, considérés « bestiaux », régulièrement rasés. En particulier ceux des femmes, considérés non seulement bestiaux mais aussi bien à tort « masculins »<sup>32</sup>. Raser la pilosité du mont de Vénus est sacrifier un indice de féminité, de par sa disposition triangulaire, et un signe de maturité adulte : le sexe glabre devient celui d'une petite fille docile ; nos contemporaines sont encore victimes de cette pratique contre-nature<sup>33</sup>. La bonne nature fait évidemment – heureusement repousser les poils pubiens féminins, et aussi ceux des membres inférieurs, comme ceux des aisselles dont le sacrifice n'a d'autre motif que la féroce censure de l'animalité – le poil axillaire féminin rappelle « par trop » celui du pubis.

La réglementation répressive de la sexualité s'en est prise à tous les épisodes du comportement sexuel. A la masturbation. Aux rapports sexuels non entérinés par l'institution sociale – donc à l'« adultère », durement châtié. Aux rapports entrepris certains jours décrétés d'« abstinence ». A certaines postures coïtales. Aux manoeuvres contraceptives. A tout divorce. Dominant en Occident, le christianisme s'est fâcheusement illustré par son obsession anti-sexuelle, et plus particulièrement anti-érotique, comme s'il avait fondé toute sa conception de la moralité sur l'obéissance à ses préceptes restrictifs, d'un rigorisme exceptionnel. Il eut cependant le mérite de ne pas entériner les mutilations sexuelles des enfants, toujours préconisées par les autres monothéismes bibliques.

Obsédé par ce qui se passait dans le lit des croyants, c'est le christianisme qui a, de façon paradoxale, inauguré une connaissance sexologique fort pointilleuse. Il s'agissait, dans la chasse à la faute, de faire avouer en confession les actes peccamineux. En particulier ceux qui s'opposaient à l'engendrement. - la fabrication d'enfants était en effet la seule « excuse » à l'« acte de chair » Des tonsurés de toutes robes, les « casuistes », se spécialisèrent dans cette catégorisation. Les confesseurs de toute la chrétienté leur demandaient conseil, en particulier auprès du plus réputé, un jésuite espagnol, Sanchez. Pour ne pas succomber au trouble, ce « proto-sexologue » ecclésiastique établissait ses rapports d'expert les pieds trempant dans un baquet d'eau froide... Pratiques solitaires, manuelles, buccales, positions coïtales, pénétration dans « le vase » (le vagin) ou l'anus, masturbation féminine consolatrice après un rapport non satisfaisant, excès sexuel, etc., tout avait été catalogué par les casuistes, à tel point que l'Église se gaussa du Rapport Kinsey, proclamant qu'elle « savait déjà tout ».

Le souci biblique de la génération (« croissez et multipliez ») rejoignait celui de tous les humains dont le ventre des compagnes ne fournissait pas d'enfants. La fécondité resta en effet à peu près la seule vertu reconnue aux femmes, partout où elles passèrent sous le pouvoir phallogratique – d'ailleurs jusqu'à nouvel ordre aucun article journalistique exposant la « nouvelle sexualité » n'a pas encore annoncé le partage des gestations entre les deux sexes.

<sup>31</sup> Les exégètes du judaïsme en tiennent mordicus pour l'alliance avec Dieu (!) que représente le sacrifice du prépuce. Mais pour les animistes et pour les musulmans il est aussi un critère de moralité.

<sup>32</sup> Le poil n'est masculin ou féminin que par sa densité et son implantation.

<sup>33</sup> Par contre le rasage facial masculin a été pratiqué si tôt par les premiers fabricants de rasoirs que le port ou non de barbe et moustache n'est pas intervenu dans les processus de sélection naturelle.

En face l'augmentation néolithique de l'espérance de vie mit au jour une préoccupation toute masculine, conjointement procréatrice et érotique : les difficultés d'ériger atteignant les hommes mûrissant. On était archi-mûr à quarante ans, en ces âges farouches où l'hygiène alimentaire ignorait tous les « principes de précaution ». Il faut croire que le cruel athérome des artères de la verge se manifestait de bonne heure chez nos ancêtres de l'âge du bronze. Avant de tourmenter ceux qui, plusieurs siècles plus tard, atteignirent ces cinq ou six décennies les faisant vivre deux fois plus longtemps que les peintres de Lascaux.

La nécessité de la jouissance virile, indissociable de l'émission de semence fécondante, dédouanait le « plaisir spécifique » des copulations intra-vaginales. Il apparut donc licite de tenter de remédier aux empêtements de ceux dont la verge restait désespérément « mollette », selon l'expression de Nicolas Venette. En particulier ces « vieux chefs » dont l'accès au pouvoir, s'il leur permettait de mettre dans leur couche d'appétissants tendrons, ne les mettait pas à l'abri des caprices de la physiologie érective<sup>34</sup>. L'autonomie de « décision » des mécanismes assurant l'érection était apparue, d'origine, comme un phénomène quasi miraculeux, puisque la plus ferme des volontés demeure impuissante à la déclencher « sur commande ». C'est dire combien les « impuissants » eurent recours à tous les procédés possibles, des plus terre-à-terre aux plus ésotériques. Ils avalèrent les aphrodisiaques les plus répugnants comme les plus dangereux ou les plus nuisibles, exterminant les rhinocéros. Ils récitèrent les incantations les plus ferventes, s'humilièrent devant les plus grotesques gourous pour lever les sortilèges dont ils se pensaient victimes, entreprirent les pèlerinages les plus scabreux, ils se munirent d'amulettes phalliques porte-bonheur<sup>35</sup>... Hélas rien n'y fit jamais, aucun aphrodisiaque, aucune médecine ne put leur porter secours... jusqu'à la fin du XXe siècle – ç'avait été une des raisons de la diffusion des précieuses doctrines freudiennes.

Si les hommes devaient jouir pour engendrer, la question se posa de la même nécessité, pour les femmes – par raisonnement en miroir. C'est ici qu'Hippocrate rendit un signalé service aux pieuses épouses. Malgré ses efforts pour fonder une médecine raisonnée, il faut avouer que cet adepte de la *vis medicatrix* de la nature était un peu benêt – ce qu'Aristote suggéra discrètement<sup>36</sup>. Il donna, certes, un bon conseil sexologique aux soupirants, leur recommandant de légèrement griser celle dont ils briguaient les faveurs. Mais il théorisa une toute mythique « semence féminine », émise pendant la jouissance coïtale, et nécessaire à la conception – y avait-il beaucoup de « femmes-fontaines » dans la Grèce antique ? Par bonheur pour les femmes chrétiennes, les sexo-théologiens adoptèrent sa théorie. Il leur apparut donc que la « froideur charnelle » était une cause de cette stérilité que l'on reprochait à crime aux femmes bréhaignes, en particulier celles dont les flancs devaient produire les héritiers aristocratiques. Elles aussi usèrent des incantations, remèdes de bonne femme, potions de sorcières, bains en fontaines « miraculeuses », pèlerinages auprès des « saints hommes » bien vivants et même morts – le chevauchement de leur statue parfois munie d'un vit garantissait un prompt engrossement.

Les experts casuistes avaient donc établi la nécessité – donc la légitimité de la jouissance féminine au cours de la copulation ; la femme devait « seminare<sup>37</sup> ». Ainsi était recevable la plainte de ces nobles dames menant leur époux incapable en congrès public, pour

<sup>34</sup> Le signataire de ces lignes eut l'insigne honneur d'user de son respectueux index pour explorer les voies génitales hautes de celui qui, à l'époque, était l'« homme le plus riche du monde », mais demeurait coi devant sa dernière acquisition féminine.

<sup>35</sup> Brusquement, après que les paléolithiques eussent orné leurs murs et leurs bibelots de très honorées vulves, les néolithiques se mirent à reproduire partout des phallus. Insignes des « chefs », de leur pouvoir phalocratique, mais aussi conjuration de l'impuissance. On en mit jusque dans le berceau des petits Romains antiques.

<sup>36</sup> Il avait parfaitement compris que la conception ne dépendait pas de l'orgasme.

<sup>37</sup> Comme *seminavit* la Vierge Marie lorsque l'Esprit Saint la féconda.

ne pas avoir pu apaiser leurs ardeurs vénériennes. Au moins, attribuant aux instincts innés, à la (faible !) nature humaine des hommes comme des femmes les déplorables mais incompressibles appétits charnels<sup>38</sup>, ces hommes d'Église ne succombèrent-ils pas à l'environnementalisme de tant de philosophes encore révéérés. L'orgasme féminin garda longtemps sa réputation d'ingrédient obligé de la conception. Tardant à tomber enceinte, l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse (la mère de Marie-Antoinette<sup>39</sup>) fit seize enfants après que son impérial époux, sur le conseil (en latin) de l'illustre médecin van Swieten, ait consenti à titiller plus longtemps l'impériale vulve avant de coïter. Sa Majesté Impériale et Royale avait-elle donc un clitoris, tout comme les femmes du peuple ?

Il n'en restait pas moins que la toute rudimentaire sexologie naissante faisait son entrée sous les pires auspices. À partir de la faute – du péché, de l'interdit, du repentir et de la pénitence. À partir de la pathologie, des maladies, du malheur<sup>40</sup>, de l'impuissance, de la stérilité. Malheurs avivés du jour où les maladies vénériennes ramenées des Amériques punissaient avant même l'Enfer les débauchés et les femmes de mauvaise vie : triomphe des maniaques de la pureté, de la virginité et de l'abstinence. De quoi donner raison au très intello dictionnaire Robert, pour lequel la sexologie n'est dédiée qu'aux « problèmes » sexuels. Comme si le sexe ne nous posait que des problèmes, avant de nous procurer de suréminentes jouissances, d'ineffables joies. Certes les médecins, les anatomistes, à partir de la Renaissance, s'efforcèrent-ils de « discourir sur le sexe » avec enfin des notions scientifiques vérifiables et de souvent splendides planches anatomiques. Il ne faut pas oublier que l'anatomie génitale féminine, déjà censurée sur sculptures et peintures, était jusqu'alors enseignée en Écoles de médecine d'après les organes des truies... Leonard de Vinci, si « audacieux », commit ainsi un célèbre dessin reproduisant en coupe sagittale un couple copulant, en accumulant les erreurs.

D'incontestables progrès en connaissance sexologique furent accomplis lorsque Regneri de Graaf prouva, en 1668, que l'érection était due à un afflux de sang (ce n'était donc ni miracle ni « esprits animaux »), lorsque Sténon découvrit la ponte ovulaire en 1672, lorsque Louis de Ham découvrit les spermatozoïdes en 1677. Ne dérogeant pas à la tradition des philosophes et littérateurs (en attendant les sociologues) qui veulent en remonter aux biologistes en matière de sexologie, Voltaire se gaussa fort devant les « oeufs » de femme.

Malgré ces avancées scientifiques, l'atmosphère morale de ces siècles toujours si chrétiens demeurait entachée de soupçons envers le sexe, ses désirs difficiles à maîtriser et ses débordements condamnables, soupçons exprimés même par les médecins, entérinant l'authenticité de cette maladie imaginaire : l'excès sexuel.

En Orient comme en Occident, et depuis l'Antiquité l'émission spermatique fut longtemps considérée comme la spoliation d'un produit corporel archi-précieux, arraché à l'homme au milieu de soubresauts et tremblements incoercibles, « certainement » du même genre que les redoutables épilepsies et convulsions. S'abandonner sans modération à ces contorsions et multiplier les pertes de semence ne pouvait être que nuisible à la santé. On assimilait la moindre goutte de sperme à au moins un litre de sang... d'où l'ingurgitation, par les fervents de « luxure », des nourritures présumées reconstituantes les plus diverses, les œufs gobés crus étant les plus recommandées. Nous savons désormais que la dépense énergétique d'un coït ne dépasse pas celle d'un petit footing, un effort de 90 watts, que les protéines, les glucides du sperme et ses spermatozoïdes sont vite remplacés (sauf si l'on est

<sup>38</sup> L'élan charnel de la femme vers l'homme était même pour elle une malédiction divine : *Genèse*, III, 16.

<sup>39</sup> A laquelle elle donna de très précis conseils sexologiques, lorsqu'il fallut déniaiser son royal époux, fort penaud en début de mariage.

<sup>40</sup> Contrairement aux imaginations égrillardes des niais, la consultation de sexologie est un bureau des pleurs.

végétalien), que loin de « fatiguer » le cœur l'orgasme fait travailler les coronaires et dilate les autres artères, que les centres cérébraux de l'appétit orgasmique éteignent le désir, arrivés à satiété. Mais « tout » fut tenté, pendant des siècles, pour économiser le cher liquide séminal.

Les chastes à vie étaient (sont) persuadés de « s'enrichir en esprit », d'où la prescription d'abstinence des religieux de tout poil. On a privé de rapports sexuels les sportifs (les sumos), les toreros avant courses et compétitions. Des techniques ineptes à fond métaphysiques ont laissé croire qu'en prolongeant interminablement l'érection intravaginale on pouvait, faisant plusieurs fois jouir la femme, capturer son essence femelle (yin) et faire remonter le sperme vers la tête, enrichissant son « yang » viril sans éjaculer, quitte à subir tous les inconvénients de la « maladie des fiancés » ; encore cette méthode a-t-elle l'avantage de valoriser les femmes, alors que pour les économiseurs de sperme il faut fuir ces « buveuses de santé » - vieille misogynie que Luther eut le courage de récuser. D'autant qu'il connaissait toutes les affres endurées par les jeunes ensoutanés pour résister au désir organique. Le danger encouru par ces abstinents forcés était de perdre leur précieux sperme soit par la masturbation, soit par pollution nocturne. Cette évacuation automatique du trop plein spermatique était accusée de ruiner sournoisement la santé. Mais pas tant que le plaisir solitaire.

La masturbation masculine non seulement spolie l'organisme de sa substantifique moelle, mais la semence est répandue en vain, et le plaisir est savouré sans l'excuse procréatrice – ce blâme étant aussi infligé à la masturbation féminine. Le plaisir solitaire fut accusé de provoquer les pires maladies, de la tuberculose à l'épilepsie, de la cécité à la « folie ». Des livres entiers (Tissot, Garnier), furent consacrés à la description de ses ravages. Encore au XIXe siècle fut entreprise ici et là une farouche lutte contre la masturbation des enfants et adolescents, on inventa des appareils antimasturbatoires. On a même pu, à Londres, couper le clitoris de vilaines petites masturbatrices, voire recommander la clitoridectomie contre les accès d'hystérie aiguë. Nous savons désormais que la masturbation n'a jamais tué personne, et que l'« excès masturbatoire » est une maladie imaginaire : les inconvénients du plaisir solitaire étant évidemment de laisser... seul-e au moment de la poussée affective, et de ne pas assouvir la tension motrice des mouvements coïtaux, tension programmée dans les noyaux gris centraux du cerveau basal. Nous savons aussi recommander aux femmes anorgasmiques primaires de se « reprendre en mains » elles-mêmes pour réamorcer leur circuit orgasmique resté quiescent. La masturbation confirme ainsi son rôle de médicament.

\*\*\*

Dans cette atmosphère répressive où l'on ne parle, ne publie ne légifère-t-on sur le sexe que pour endiguer son usage, il faut saluer l'exceptionnel courage, et l'exceptionnel talent médical de Nicolas Venette. Avant lui Ambroise Paré, « homme-sage-femme » et génial chirurgien militaire, avait bien en 1585, dans un de ses nombreux ouvrages, décrit les parties génitales humaines (pas très bien en ce qui concerne l'anatomie féminine) et le comportement copulatoire. Il a le grand mérite de proposer une technique chirurgicale, renouvelée de l'antique, pour reconstituer le prépuce des circoncis<sup>41</sup>. Mais il tombe dans les lieux communs habituels sur le mariage, considéré comme remède au libertinage, et dans l'odieux refrain faisant du sexe de la femme le puant lieu de passage d'immondices, entre le canal urinaire et le boyau culier<sup>42</sup>. Alors que Venette (1632-1698), médecin de La Rochelle inspiré par le plus authentique humanisme, peut être considéré comme le premier et véritable sexologue. Il est une des gloires de la médecine française.

<sup>41</sup> La circoncision hébraïque répugnait fortement aux Romains antiques. Les chirurgiens d'« époque » avaient mis au point des techniques reconstitutives.

<sup>42</sup> « Sans le providentiel aiguillon de la chair, avec quel visage cet animal plein de conseil et de raison, que nous appelons Homme, manierait-il les parties honteuses de la femme, souillées de tant d'ordures, qui pour leur saleté ont été mises au plus bas lieu, comme l'égoût et sentine de tout le corps ? ». André Dulaurens, premier médecin du roi Henri IV.

Le *Tableau de l'amour conjugal*, de 1675, commence enfin par décrire les actes « amoureux » normaux avant d'envisager les nombreux empêtements qui s'opposent à la réalisation de l'étreinte. Et là il s'exprime en excellent médecin, à tel point que son répertoire étiologique des causes de l'impuissance reprend, à peu de choses près celui des origines organiques que nous avons diagnostiquées. Pas encore intoxiqué par le freudisme et d'un pessimisme raisonné quant aux moyens thérapeutiques d'époque, il conclut assez amèrement que « si la main d'une belle femme, qui est le plus excellent de tous les remèdes, n'a pas assez de vertu pour guérir la mollesse de la verge d'un homme, les autres remèdes y auront peu de force ». Venette, adepte de la « religion prétendue réformée » fut un homme d'une si grande réputation d'honnêteté, d'une si grande moralité, qu'il put continuer d'exercer son art après la prise de La Rochelle, alors que ses coreligionnaires médecins, sages-femmes, en furent privés par Louis XIV. On peut toujours visiter sa maison. Le livre de ce précurseur n'a eu aucun équivalent pendant plus de deux siècles, la seule littérature « sexologique » n'étant faite que de médiocres opuscules d' « initiation sexuelle » plagiant le *Tableau* ou de sinistres mises en garde contre la masturbation et la contamination vénérienne.

Il faut attendre la toute fin du XIXe siècle pour que l'étude objective de la sexualité commence à préoccuper les esprits scientifiques, avec une profusion d'ouvrages – dont Freud occulta tous les auteurs. Mais trois éminents médecins avaient enfin fondé la sexologie « moderne ».

\*\*\*

Albert Moll, un psychiatre allemand (1862-1939) mit en circulation la déplorable libido – plus précisément *libido sexualis*. Il la rebaptisa plus tard « instinct de détumescence » - c'est notre appétit orgasmique, qui régit avec l'instinct de « contrectation » - d'accouplement – la fonction érotique et le comportement sexuel humains. Belle reconnaissance de motivations instinctuelles innées et précises, celles que récusent avec horreur les adversaires de l'éthologie, alors même qu'il s'agit des deux ressorts fondamentaux de notre sexualité. Avec lucidité, Albert Moll décrit dès 1897 les manifestations de sexualité chez les enfants, reconnaissant qu'elles étaient normales et constantes. En bon médecin il réclame à juste titre l'examen clinique des plaignants (et même plaignantes !) empêtrés du sexe<sup>43</sup>. Et surtout, en bon esprit méthodique, il sait établir les trois rubriques étiologiques qui empêchent les humains d'être heureux au lit : les causes organiques, fonctionnelles (comportementales) et psycho-pathologiques (les seules pour Freud, alors qu'elles sont accessoires). Nous reconnaissons exactement les mêmes articles pathogéniques. De plus ce médecin chargé d'expertiser certains délits sexuels (la liste en était longue, à l'époque), montre un esprit tolérant, pour ne pas accabler les petits déviants inoffensifs.

Certes Moll n'avait rien d'un joyeux libéral. Même s'il déclare que celui-celle qui vit privé-e de plaisir sexuel ne jouit pas d'une bonne santé, il continue de condamner la masturbation à tous les âges de la vie, il stigmatise nurses et domestiques initiateurs des enfants au plaisir solitaire, et il ne peut priser les odeurs sexuelles, faisant du cunnilinctus une pratique masochiste, du même style que la dégustation d'urine ou l'abominable anilinctus<sup>44</sup>. Il reprend d'ailleurs le refrain de la laideur irrémédiable des organes génitaux externes féminins, face à la fascination que la vue du phallus se doit d'exercer normalement sur les dames. Mais on lui pardonne beaucoup, pour avoir été, contemporain de Freud, un adversaire résolu des imaginations du Viennois.

Complexe d'Œdipe, inceste parental, érotisme anal, intrusion du sadisme et du masochisme dans les structures du comportement sexuel de tout le monde, suspicion paranoïaque de l'homosexualité universelle, efficacité de la psychanalyse sur divan, Albert Moll ne s'est pas laissé intimider par les prétendues découvertes de celui qui lui avait

<sup>43</sup> Ce que Freud interdit à ses adeptes.

<sup>44</sup> Cette cajolerie linguale de l'anus a pourtant son petit charme intime et poivré.

« fauché » la libido et la sexualité infantile. Mais pourquoi donc ce théoricien lucide n'est-il pas mieux connu, et honoré, de nos contemporains ? Le rouleau compresseur du freudisme n'est pas seul responsable de l'occultation de ses mérites. Car après avoir publié plusieurs ouvrages sous son nom, Albert Moll commit la mauvaise action de parasiter, gonfler, envahir de façon submersive, réédition après réédition, le livre à succès de Krafft Ebing, la longtemps incontournable *Psychopathia sexualis*. Comme si c'était lui qui l'avait écrite *ab origine*.

Le baron Richard Freiherr von Krafft Ebing (1840-1902) professa la psychiatrie à Graz, Vienne, et même, quel culot !, à Strasbourg sous administration prussienne, en 1872. Il était aussi criminologiste. Si bien que lorsqu'il fit paraître en 1886 un livre consacré à la pathologie sexuelle, non seulement il attribua cette pathologie à « la folie », la psychopathologie, mais il fit quasiment un délit de tout acte sortant de la copulation vaginopénienne sans fioritures entre personnes distinguées. Il faut dire que ce genre de publication établissant le lien entre le sexe, la folie et le crime (on n'avait pas encore la drogue !) était dans l'air du temps, selon les théories de redoutables criminologistes médecins-légistes, les Tardieu, Lacassagne, Gazzaniga, Lombroso. Mais la *Psychopathia sexualis* raffine sur les précisions censées horrifier le lecteur honnête... précisions en fait « palpitantes » pour qui ne pouvait rien lire d'un peu érotique dans la littérature autorisée. Même si les textes « scabreux » étaient écrits en latin, il n'était pas besoin d'être Privatdozent pour comprendre *vulvam lambere, penem in ore intromittere*, et autres dépravations, telles que le goût des femmes pour les nègres l'incompréhensible attrait des hommes envers les fesses féminines, la perversité faisant adopter d'autres postures que le missionnaire, etc. Le coup de génie était trouvé, d'introduire par le cheval de Troie de la pathologie un discours sur les ébats sexuels qui ne soit pas victime de la censure pour pornographie ; certainement « en toute innocence » car Krafft-Ebing devait être persuadé que ses descriptions (et elles ne le font que trop souvent) ne pouvaient entraîner que le dégoût. Tout au contraire du roublard du 19 Berggasse.

La première édition, de 1886 n'avait que 110 pages, mais connut un tel succès que l'ouvrage dut être réimprimé, mais alors sous la forme d'un pavé de 595 pages, en 1895. Albert Moll, directeur de publication, en avait rajouté « des louches ». Sans connaissance de l'*Urtext* il devient ainsi difficile de savoir si c'est lui ou son prête-nom qui a établi la première classification pragmatique des déviations sexuelles, entre *déviations d'objet*, faisant rechercher des partenaires inadaptés (on sait lesquels !), et *déviations de but*, faisant sortir du répertoire sexuel (sadisme, masochisme, exhibitionnisme, fétichisme, etc.). Mais ce n'est pas cette nosographie qui émoustillait l'acheteur, friand de récits égrillards : Krafft-Ebing faisait figure de « bouquin cochon ». D'où le constant succès de vente : malgré le prix, les 900 pages de la traduction française, parue en 1931, ne purent être contrebalancées qu'après la guerre par les 1020 pages du premier Rapport Kinsey.

Pendant ce temps, on avait oublié deux courageux pères fondateurs.

Havelock Ellis (1859-1939), né en Australie, ne put être publié qu'aux U.S.A., à Philadelphie, à partir de 1899. Le premier volume avait été rédigé en 1895 – dix ans avant les désastreux *Trois Essais* de Freud. Il inaugurait une description, en cinq tomes, de la biologie et du comportement sexuel humains. Description magistrale et d'un cadre didactique toujours fiable, en vertu même de ses principes directeurs. Ellis était parti du bon pied : la sexualité normale des gens normaux. Récusant les prétentions enseignantes et moralisatrices des prêtres, abstinents vierges à vie (ou soi-disant tels) comme des psychiatres et criminologues pataugeant dans la pathologie sans se soucier des critères de la normalité. Au lieu de raconter des histoires horribles, il se met à publier, pour la première fois, les récits véridiques de la vie sexuelle de gens normaux, qui avaient bien voulu se confier à lui. Il déplore la grande méconnaissance de ces faits normaux, alors qu'on ne trouve complaisamment étalées qu'observations sorties « du bordel ou de l'asile ».



Ellis récuse les accusations qu'on a portées sur la nocivité de l'auto-érotisme (il inaugure le terme, moins stigmatisant que masturbation), qui n'a jamais tué personne. Il dédouane les « applications bucco-génitales », qui font partie des préludes normaux de l'étreinte, il dédouane aussi le plaisir innocent de regarder (entendre) pisser son-sa partenaire. Il lève l'opprobre infligé à l'homosexualité, qui n'est ni une dégénérescence morale, ni une psychopathie, ni un crime, mais une inversion congénitale de l'orientation sexuelle. Inversion est un terme exact, puisque les déterminismes biologiques de l'homosexualité, inversant les mécanismes déclencheurs de l'attraction sexuelle, font se délecter les un(e)s à ce qui répugne souverainement aux autres : que l'on pense aux odeurs, au goût des organes génitaux et de leurs productions. Inversion qui peut atteindre les personnes les plus respectables : elles n'en sont pas répréhensibles tant qu'elles ne s'en prennent pas aux petits enfants. Ellis avait été, comme ses contemporains libéraux, choqué par les ennuis d'Oscar Wilde, condamné et emprisonné deux ans pour « séduction » d'un fils de marquis. Il prône non seulement une tolérance libérale de la vie sexuelle dans le cadre de la vie privée, mais aussi une information sexuelle adaptée qui ne laisse pas les enfants dans une ignorance coupable; il trouve ridicule la censure pileuse des représentations artistiques du corps féminin – on sait que Ruskin, un autre contemporain, critique d'art si apprécié de Marcel Proust, s'enfuit de la chambre conjugale au soir de son mariage, « traumatisé » à la vue de la généreuse toison rousse de son épouse : il n'avait jamais vu que les statues grecques glabres.

Tout ceci était un langage « trop corsé » pour paraître honnête aux tenants de la morale officielle de l'époque. Ces descriptions véridiques de la sexualité humaine normale, celle de tout le monde, avaient le tort de sentir le sexe... celui de tout le monde, avec ses odeurs animales. Havelock Ellis fut taxé d'immoralité, de pornographie, on en fit un pervers obsédé par la miction féminine<sup>45</sup>. Ses ouvrages furent interdits aussi bien en Angleterre que dans son Australie natale. Leur première traduction française, au Mercure de France, ne parut qu'en 1908. Elle fut peu lue. Le marché du « discours sur le sexe » était tenu par les sinistres histoires de fous de Krafft-Ebing et Freud. Celles qui occultèrent aussi les travaux et entreprises de Magnus Hirschfeld.

Magnus Hirschfeld (1868-1935) avait débuté une carrière de brave médecin généraliste, à Magdeburg puis Charlottenburg, dans la banlieue berlinoise, avant de se consacrer résolument à la discipline qu'il fit naître et baptisa : la connaissance scientifique de la sexualité – la Sexologie. Courageux et entreprenant il fonde la première revue sexologique, *Jahrbuch für Sexualzwischenstufe*. En 1899 ! En 1903 il entreprend *la première étude statistique de comportement sexuel*. Grâce à l'interrogatoire de 3000 étudiants et 5781 ouvriers métallurgistes de Berlin. *Ses conclusions sont toujours fiables*, en particulier en ce qui concerne l'homosexualité. Comme les enquêtes sociologiques du XXe siècle il lui attribue une fréquence de 5% dans la population masculine adulte, et surtout, horreur ! il affirme qu'elle touche toutes les couches de la société ! Même les bons bourgeois, même les honnêtes travailleurs.... Et non un ramassis de dépravés, fait de délinquants crapuleux et d'aristocrates décadents. Comme Havelock Ellis, il en tient pour son origine constitutionnelle, son irréductibilité, sa non-contagiosité et son absence de nocivité entre adultes consentants. Là encore, c'en était trop pour la rigide morale impériale – pourtant « tout le monde » savait que le corps des officiers prussiens comportait bon nombre d'homosexuels... Magnus Hirschfeld traîné en justice pour immoralité fut condamné à dix jours de prison – ou 200 marks d'amende – qu'il paya...

La Première Guerre mondiale fait cesser la publication de son mensuel, mais il continue de travailler, et rédige en 1916 le premier ouvrage à s'intituler *Pathologie sexuelle*, dont l'objectivité scientifique exclut tout mécanisme causal circonstanciel,

<sup>45</sup> Un freudien me lança le ragot « dans les gencives » encore en 1981, au cours d'une émission radiophonique, lorsque parut ma *Statue de Freud*.

« psychodynamique » ou « dégénératif » et plaide pour la dépénalisation des comportements déviants sans nuisance intraspécifique. La guerre achevée Magnus Hirschfeld fonde à Berlin en 1918 le premier *Institut de recherche sexologique*. Le gouvernement prussien le reconnaît d'utilité publique ! les temps avaient changé. L'institut va recueillir des milliers de documents, livres, photos, dossiers et œuvres d'art. Après quoi Hirschfeld prend l'initiative de réunir le premier *Congrès international de réforme sexuelle*. En 1921, à Berlin. D'autres suivront, à Londres, Vienne, Brno, jusqu'en 1932. Une *Ligue mondiale de la Réforme sexuelle* est créée, avec Havelock Ellis et Alexis Forel.

Partant du constat selon lequel le comportement sexuel normal, largement majoritaire, est inoffensif pour l'espèce humaine sans qu'il soit besoin de perpétuellement l'endiguer, le réprimer, la réforme préconisée par cette Ligue tend à faire lever les carcans et tabous qui gâchent sans raison cette fameuse vie sexuelle normale. Elle plaide pour l'égalité civique, sociale, etc. des deux sexes, la laïcisation du mariage et l'institution du divorce, l'accès à toutes les formes de contraception, voire la stérilisation, la légalisation raisonnable de l'interruption de grossesse, la diffusion de l'information sexuelle, etc... tout un programme de libéralisation des mœurs qui dut attendre la fin du XXe siècle pour se réaliser. Car les temps n'étaient pas mûrs...

En 1933 des étudiants nazis envahissent l'Institut de Berlin, le saccagent et détruisent tous ses documents. Perte irréparable. Hirschfeld ne survécut que deux ans à cet autodafé – ainsi ce tenant de la « science juive » échappa-t-il au four crématoire. Entre temps ses scandaleuses propositions de réforme libérale officielle, responsable et réalisable, étaient moins prises au sérieux que les élucubrations désespérantes et irresponsables du docteur Freud, pour qui la civilisation ne pouvait reposer que sur la répression de l'inceste parental, si ardemment convoité (inconsciemment !) par les bambins de cinq ans. D'où un incurable « malaise » quant à la vie sexuelle des civilisés, empêchés par le « salutaire » (!) complexe de castration de réaliser leur excessif amour pour papa ou maman...

Les persécutions antisémites avaient fait quitter l'Allemagne à deux éminents médecins ayant « travaillé sur le sexe ». Wilhelm Stekel, dont les observations réalistes avaient échappé au dogmatisme freudien (il se suicida à Londres), et Ernst Gräfenberg qui, aux U.S.A., collabora à la mise au point des premiers stérilets, et surtout décrivit cette zone sensible du bas vagin que l'on baptisa en son honneur *point G*.

\*\*\*

Le freudisme fut un quatrième obstacle à la connaissance véridique des phénomènes sexuels humains. Sigmund Freud (1856-1939) avait commencé modestement une carrière de praticien, ce qui ne satisfaisait pas ses vastes ambitions. Après avoir patouillé dans la coloration histologique des neurones, imprudemment préconisé l'usage de la cocaïne « panacée universelle », adhéré aux fumeuses théories de l'ORL Wilhelm Fliess, fait le voyage de Paris<sup>46</sup> pour assister aux leçons et présentations de malades « hystériques » de Charcot<sup>47</sup>, accusé les bonnes d'enfants d'être à l'origine de cette hystérie, masculine et féminine, par leurs attouchements impudiques, il eut, le 15 octobre 1897, l'illumination qui fit sa double fortune : celle de son porte-monnaie, et celle de sa doctrine. Le « complexe d'Œdipe » était né<sup>48</sup>.

<sup>46</sup> En 1885

<sup>47</sup> Présentations « bidon », puisque les malades exécutaient en toute conscience, sur l'ordre des chefs de clinique, les contorsions que le Professeur prétendait avoir déclenchées en appuyant sur les toutes controuvées « zones hystérogènes ». Les « héroïnes » l'ont avoué !

<sup>48</sup> Le terme de *complexe psychologique*, inventé par le psychiatre allemand Ziehen, fit fortune pour désigner n'importe quel trouble. Surtout chez les disciples de Freud. Jung, dont les élèves découvrirent et nommèrent des complexes à foison. Et paradoxalement Adler, virulent dissident, père du « complexe d'infériorité », *jamais reconnu par Freud*, mais qui pour les braves gens ordinaires est l'archétype de tous les « complexes ».

Le mythe effrayant<sup>49</sup> de celui qui avait tué son père et épousé, possédé et engrossé sa mère, était vécu « inconsciemment » dans la tête et les désirs de tous les petits humains, sans exception... Après quoi les réprimandes « castratrices » du père, l'interdiction de « se tripoter » en douce, avec menace de « la lui couper », éduquaient le jeune impudent au refoulement des pulsions malsaines, pour le plus grand progrès de sa formation morale. Que le petit voyou ne s'imagine pas qu'il va pouvoir coïter avec maman... Cette répression de l'inceste maternel, pourtant le vœu de tous les petits mâles, fonde la civilisation en inculquant le principe de ces interdits et tabous indispensables à la vie en société. Encore fallait-il que le « complexe de castration<sup>50</sup> » veuille bien liquider définitivement le complexe d'Œdipe, sinon les désirs oedipiens séquellaires allaient entraîner une de ces *névroses* que Freud avait quasiment inventées (elles sont devenues des maladies imaginaires) avant de se proclamer le seul capable de les soulager par son miraculeux divan.

Il y a des gens qui se sont déconsidérés pour avoir prêché des dogmes moins hurluberlus. Mais Freud jouait sur le velours. Au moment où le besoin se faisait sentir d'une connaissance de la sexualité suivant les progrès généraux de la science, il parlait de sexe, certes, mais sans les « inconvenances » réalistes du « païen immoral », du pornographe Havelock Ellis. Dès ses premières manifestations infantiles chez le petit « pervers polymorphe<sup>51</sup> », le sexe décrit par Freud était inconvenant, répréhensible, il fallait vite l'endiguer, ce qui rassurait les moralisateurs, et tous ceux pour qui le sexe restait de toute façon suspect. Il avait suivi la « voie royale » inaugurée par Krafft-Ebing et Moll. Freud mettait du sexe partout, ce qui paraissait d'emblée un peu gênant, mais pour en décrire tous les inconvénients. Après quoi le Viennois put continuer de jouir de la considération distinguée de l'intelligentsia, échafauder postulat sur postulat, publier article sur article – et quelquefois livres<sup>52</sup>, fonder une secte, proposer un traitement inédit de toutes les « difficultés à vivre » et passer pour un des esprits les plus éminents de son temps. Alors qu'il ne fut jamais qu'un « penseur en chambre », et surtout pas un « libérateur sexuel » !

La première lubie de Freud fut de fonder le développement et l'exercice des facultés « psychiques » sur la sexualité. Il n'étudiait pas la psychologie, mais la « psychosexualité ». Et comme cette psychosexualité, enracinée dans un fabuleux « inconscient » à peu près inaccessible<sup>53</sup>, déterminait tout du parcours individuel (du moins dans le freudisme première manière<sup>54</sup>) toute compréhension de la nature humaine, de ses pensées, de ses motivations, et de son destin fut submergée sous une sexualité au gonflement outrancier, délirant. Dans le même temps que les phénomènes proprement sexuels perdaient leur spécificité.

Deuxième lubie, qui aurait suffi à ruiner *ab ovo* la « psychanalyse » freudienne, le dogme selon lequel ce fameux inconscient, d'où émanaient les implacables pulsions, avait, entre autres caractéristiques, celle de pratiquer l'identité des contraires, avec entre autres corollaires, l'ambivalence des sentiments. Dramatique fourvoiement, empêchant de fonder la moindre conceptualisation scientifique sur ce terrain mouvant. D'autant que les fameuses-

<sup>49</sup> Il s'agit d'un conte moral : il fallait punir par ces deux crimes *inhumains* la lignée des Labdacides, qui avait offensé les Dieux. Œdipe n'en avait été qu'un maillon, entre son père et ses enfants-frères, tous frappés par la vindicte divine. La mythologie grecque est la seule au monde à raconter une telle horreur.

<sup>50</sup> Encore un pataquès freudien. Ce n'est pas tant la castration, la perte des génitoires, que redoute le vilain petit masturbateur, mais la section du membre coupable, *l'émasculat*ion.

<sup>51</sup> Bien qu'élevé dans le judaïsme, Freud traitant de vilain pervers le tout jeune humain rejoint la dogmatique chrétienne qui exige, par le baptême, de faire sortir l'« esprit impur » de l'âme infantile.

<sup>52</sup> La plupart des « livres » de Freud traduits en français sont des recueils d'articles.

<sup>53</sup> Sinon après des heures et des heures passées sur le divan, à des tarifs suffisamment onéreux pour prendre ces parloties unilatérales au sérieux.

<sup>54</sup> Car il y eut une deuxième manière, après l'introduction, en 1920, de l'« instinct de mort », pitoyable rattrapage pour rendre compte de toutes ces actions entreprises par l'être humain sans le moindre rapport avec la sexualité, sa libido et ses plaisirs. Bien des fidèles lâchèrent alors le Maître qui avait « trahi » le « tout sexuel ».

fumeuses qualités de l'inconscient freudien sont celles que nous savons désormais attribuer à notre gros cerveau néocortical, celui qui parle, compte, mesure... et ment, nous permettant de dire « il pleut » en plein soleil. En face, le cerveau instinctuel sous-jacent, celui que nous avons heureusement conservé, dépositaire « inconscient » de ce qui nous fait vivre, celui qui donne du goût à la vie, différencie catégoriquement le grand du petit, le haut du bas, les odeurs d'homme des odeurs de femme, etc. Un dernier fabuleux attribut de l'inconscient serait de *ne jamais rien oublier*. Enorme contre-sens physiologique dont on va reparler.

Les autres « découvertes » de Freud ne sont que fables sans support scientifique.

C'est une erreur que de mépriser la physiologie des structures biologiques responsables du comportement sexuel comme de la réalisation de l'accouplement, comme du réflexe orgasmique. « Tout se passe dans la tête », dit le fidèle croyant du freudisme, mais dans une tête fabuleuse qui n'a ni hypothalamus ni amygdales ni arc limbique ni aires préfrontales. Freud déclarait hardiment ne jamais se soucier du cervelet<sup>55</sup>...

C'est une erreur, toujours dans le mépris des fonctions organiques, d'imaginer que le plaisir sexuel, cette sensation inimitable issue des seules zones érogènes, puisse provenir de n'importe quelle région du corps, des cheveux aux orteils. Après avoir « fauché » à Albert Moll sa « libido infantile » Freud fabule hardiment la fixation de cette libido, ce louche désir, d'abord sur la bouche du nourrisson<sup>56</sup>, puis sur l'anus, alors liée à des pulsions agressives, avant de parvenir enfin aux organes génitaux. D'où ce parcours « initiatique » en trois stades, « oral », « sadico-anal », puis enfin génital, atteint vers cinq ans, là où Œdipe guette méchamment l'« évolution psycho-sexuelle ». Sous l'égide de toutes ces fées Carabosse, la sexualité des petits enfants n'est pas une partie de plaisir. D'autant qu'en vertu de l'identité des contraires dans l'inconscient le complexe d'Œdipe normal<sup>57</sup> peut, chez certains, être remplacé par l'« Œdipe inverse » : il fait adopter par le petit garçon une attitude féminine et tendre envers le père, dans une coalition pour tuer la mère ! Comment raconter tout ça aux enfants des écoles, pendant l'heure d'éducation sexuelle ?

C'est une erreur que d'introduire certaines caractéristiques de la pathologie comportementale dans le développement (le stade « sadico-anal » !) et l'exercice du comportement sexuel normal. Le masochisme, cette rareté extravagante, fut introduit dans la constitution « psychique » des femmes, rendant compte de leur propension à la passivité et l'obéissance. En particulier la soumission aux désirs masculins. C'est ainsi qu'elles se laissent facilement violer, cédant à leurs désirs inconscients( !). En face, évidemment, l'homme a un tempérament psychique sadique. Il lui obéit lorsqu'il se livre à l'accouplement, qui est une agression( !). Bien des impuissants le sont, pour ne pas oser obéir à leurs impulsions combatives ( !).

C'est une erreur que fabuler une fonction érotique extra-génitale, qui délivrerait des orgasmes issus de l'aisselle ou du nombril. Aucun-e paraplégique, hélas, n'y est jamais parvenu-e, pour son plus grand désespoir. Mais Freud, reprenant le vieux refrain anti-charnel, dédaignait les organes génitaux, qui « n'ont pas participé à l'évolution corporelle vers la beauté », il comprenait ceux que les « fortes odeurs » du sexe rebutaient. Néanmoins un organe sexuel reste admissible par le puritanisme freudien : le glorieux phallus masculin, dont les femmes ne se consolent jamais de la privation, tourmentées toute la vie par une inextinguible « envie de pénis »... C'est évidemment une erreur, pour une espèce bisexuée, de faire du phallus le pivot unique de toute la sexualité, de ses ressorts pulsionnels, de ses

<sup>55</sup> Toutes les assertions de Freud citées sont authentiques. On trouvera leurs références dans *la Statue de Freud*.

<sup>56</sup> Encore une appropriation abusive. C'est un certain Lindner, pédiatre hongrois, qui avait le premier « mis du sexe » dans la tétée.

<sup>57</sup> Ce « complexe d'Œdipe normal » est presque hilarant, s'agissant d'une lubie parfaitement controuvée, et sous la plume d'un doctrinaire mettant en doute les critères de normalité.

réalisations somatiques. Ses vertus érectives seraient dénuées de sens sans le réceptacle auquel il est destiné ; les paléolithiques nous l'ont assez dit.

Le sexe des femmes, fendu, « châtré » n'est pourtant pour Freud que pitoyable « absence de phallus ». Sa fente terrorise les petits garçons quand ils voient celle de leurs petites sœurs ou copines : elle matérialise la menace d'émasculatation. Quant à la pilosité des femmes adultes<sup>58</sup>, elle aussi engendre la terreur, redoutable « tête de Méduse » dévoratrice et mortifère, tandis que dans le même temps se déclenche une irrépressible érection chez le vilain petit voyeur : il est médusé, raidi, tétanisé par l'effroi. L'absence de phallus va empêcher la femme de faire un vrai bon complexe d'Œdipe, puisqu'elle commence, à l'envers, par le complexe de castration. D'où les bases insuffisantes du sens moral chez les femmes, et aussi leur peu de facultés inventives, puisque leur « psychologie » n'est pas utilement tournée vers l'extérieur, quand les petits garçons éprouvent de bonne heure le plaisir suréminent de faire pipi debout et de guider activement le glorieux jet urinaire. Freud fait néanmoins une généreuse concession à la pilosité génitale féminine. Pour dissimuler leur honteuse fente vulvaire, les femmes, imaginant d'entrelacer leurs poils des grandes lèvres, ont fondé la méthode du tissage : c'est leur seule contribution à la technicité artisanale...

Les écrits de Freud sont d'ailleurs un véritable traité de misogynie. Comme les abstinentes fervents de spiritualité, c'est toujours en homme qu'il parle de l'amour, véritable névrose qui porte vers des créatures ravalant l'homme vers le bas, pour des actes physiques dégradants, et lorsqu'il réproche la masturbation, c'est parce que ses fantasmes d'accompagnement parent la femme de qualités qu'elle ne possède pas en réalité. La dépréciation de la féminité « psychologique » et corporelle va jusqu'au jugement de valeur définitif. La femme a le grand tort de posséder un clitoris, cette formation anatomique incongrue qui, malgré sa petitesse, singe le phallus authentique agissant et pénétrant, celui des hommes. Ce lamentable « phallus féminin », aux prétentions actives dérisoires, est « le prototype de l'organe inférieur<sup>59</sup> ». Voilà qui est parlé ! Et qui aura des conséquences désastreuses.

En dépit de la biologie qui a muni toutes les femelles mammifères de ce localisateur-inducteur de gratification sensitive, certaines dames converties au freudisme, et c'est là un beau paradoxe, vont partir en guerre contre le clitoris. Le Maître – le gourou - ayant déclaré que l'« évolution psychosexuelle » féminine normale<sup>60</sup> incluait le renoncement au plaisir clitoridien pour effectuer un « transfert érogène » en faveur du vagin, quelques dangereuses illuminées vont renier leur propre constitution anatomo-physiologique. Une certaine Hélène Deutsch et une un peu plus connue, Marie Bonaparte, princesse de Grèce bienfaitrice (en pécune) de la Société psychanalytique de Paris, et de Freud lui-même dont elle paya la « rançon » aux nazis. Elle va inaugurer un « classement moral » des femmes en fonction de leur physiologie orgasmique. D'un côté les « bonnes vaginales » dont on ne touche plus le clitoris, ravies de jouir ex abrupto en accueillant passivement le phallus vainqueur<sup>61</sup>, de l'autre les « vilaines clitoridiennes » qui osent, alors qu'elles sont des femmes adultes, réclamer des caresses sur le clitoris, ne serait-ce que pour rendre leur vagin réceptif. Ces clitoridiennes ne sont que viragos protestataires, et elles feraient bien d'aller chez le-la psychanalyste pour renoncer à leurs prétentions d'activistes du sexe et se guérir de leur « clitoridisme ».

Les divagations de Marie Bonaparte émanaient d'une véritable « tordue » qui, elle-même honteuse des plaisirs « séquellaires » de son clitoris, se l'était fait opérer par deux fois

<sup>58</sup> Il semble bien que Freud ait aperçu celle de sa mère *nuda*, lors de leur voyage vers Vienne, quand il avait quatre ans.

<sup>59</sup> Dans sa cotation morale des organes, où Freud situe-t-il le larynx, les orteils, le colon ?

<sup>60</sup> Terme toujours suspect pour le bon freudien. Le Maître avait quelquefois des faiblesses...

<sup>61</sup> La pénétration ex abrupto, avec jouissance féminine immédiate, reste malheureusement le prototype coïtal de nombreux scénarios cinématographiques...

(par le chirurgien Halban, bien mal inspiré !) pour le rapprocher de l'orifice vaginal et en jouir pendant la pénétration, grâce au frottement de la verge introduite, ce qui est parfaitement anti-physiologique – l'intervention délirante et dangereuse, ne procura pas à la chère princesse<sup>62</sup> le résultat escompté. La physiologie orgasmique féminine à la sauce Freud-Bonaparte est d'ailleurs un parfait contresens biologique, puisque c'est le vagin qui est actif pendant l'accouplement, grâce aux mouvements pelviens, tandis que le clitoris est purement réceptif, et reçoit passivement les flatteries de la main ou de la bouche. Mais dans ses *Trois essais sur la sexualité*, Freud avait hardiment déclaré que si un jour la biologie contrevenait à ses positions théoriques, il s'en tiendrait mordicus aux principes qu'il avait énoncés... Les malheureuses femmes encore « accrochées » à leur clitoris et désirant, en allant consulter, parvenir à érotiser leur vagin, furent bien déçues puisqu'on n'avait pas encore inventé la thérapeutique sexologique, elles furent même culpabilisées (rebelles à l'analyse !) voire désespérées après avoir perdu, comme tant de « clients » des psychanalystes, beaucoup de temps et d'argent. Quant à l'« abaissement opératoire du clitoris », heureusement abandonné pour totale inefficacité, il inaugurerait de façon fâcheuse le délire chirurgical (si l'on peut dire chirurgie pour ces odieux bricolages) qui s'abattit sur le sexe des femmes à la fin du XXe siècle.

C'est une erreur que d'imaginer (véritable délire d'imagination) l'éveil vers les cinq ans, bien avant la puberté, des moteurs comportementaux faisant désirer l'accouplement avec le-la congénère du sexe complémentaire. Surtout en prétendant, erreur aggravée, l'orientation de ce désir d'accouplement avec le parent adulte du sexe opposé. Même s'ils sont « au courant », garçonnets et fillettes n'ont aucun schéma déclencheur leur donnant la marche à suivre pour réaliser l'union sexuelle effective avec les bien trop grands personnages parentaux. Et puisque Freud se réfère aux origines de notre espèce, prétendant que son complexe d'Œdipe est éternel et consubstantiel à tous les êtres humains, des Lapons aux Mélanésiens, même ceux qui n'ont pas lu Sophocle, il montre sa totale ignorance de la paléanthropologie. Comment imaginer que le petit Cro-Magnon de cinq ans convoitait sexuellement cette « mère primitive » aux seins flasques, aux fesses molles boursouflées et aux dents usées, alors qu'il pouvait voir la bouche pulpeuse, les appas mammaires et les fesses toutes neuves<sup>63</sup> des jeunes filles nubiles, dont le schéma corporel correspond aux images apéritives inscrites dans les structures du cerveau instinctuel masculin ? Images qui ne deviennent motivantes, peuplant les rêves du sommeil paradoxal, qu'au moment de la mise en route de la sécrétion hormonale mâle, activant les conduites de séduction au milieu de la deuxième décennie. Chronobiologie élémentaire.

Point n'est besoin de fabuler une universelle et millénaire répression du désir d'inceste filio-maternel par les instances morales « parento-sociales ». Freud méconnaît le phénomène d'empreinte qui rend incompatible le lien sexuel et le lien filio-parental. Chez la plupart des primates, dont nous sommes, les mâles ne s'accouplent jamais avec maman, même si chez certains singes la différence de taille, de corpulence, est vite rattrapée. Et puis personne n'a envie de faire l'amour avec celle qui vous a nourri mais aussi torché, autoritairement morigéné, fessé, profitant de sa supériorité de grande personne, de son *ascendant*. Ce postulat freudien de l'« oedipe » n'est pas seulement parfaitement farfelu, il est aussi désespérant, puisque cet accouplement avec le père ou la mère, interdit par « le fondement même de la morale sociale », aurait été le véritable assouvissement, celui que les unions adultes n'arrivent jamais véritablement à réaliser. Avec quand même un espoir : lorsque, les turbulences de la libido juvénile apaisées dans le couple, l'épouse peut traiter l'époux comme son enfant, ce qui

<sup>62</sup> Ni aux malheureuses qui se sont ainsi fait défigurer le sexe par la stupide « clitoridocathésis » !

<sup>63</sup> L'attrait érotique des seins et des fesses féminins n'apparaît jamais dans les écrits de Freud. Déjà que leur sexe trop velu sent trop fort, on se demande ce que les hommes peuvent bien trouver aux femmes !

assure le bonheur domestique<sup>64</sup> : toutes les femmes, finalement, sont des mamans ! Mais tous les maris ne sont pas des « pères primitifs », ceux qui, pour papa Freud, châtraient leurs fils-rivaux pour les empêcher de copuler avec leur mère, et suscitaient, de la part de leurs filles, l'ardent désir d'engrossement, leur envie de pénis trouvant un apaisement dans l'enfant ainsi conçu avec papa. C'est ce que Freud l'extra-lucide a décelé dans l'inconscient de toutes les petites filles quand elles se masturbent...

Freud apparaît quand même ainsi comme un gogo- mettons un naïf - lorsqu'il attribue au mythe, quel qu'il soit, valeur heuristique pour décrypter les structures de l'« inconscient » - des motivations instinctuelles. A la surface du globe, la riche imagination humaine a élaboré des milliers et des milliers de contes, fables, histoires, légendes qui, si chaque être humain devait personnellement suivre leur parcours, nécessiteraient de vivre au moins mille ans ! Avoir privilégié l'épouvantable destin d'Œdipe témoigne d'une coupable étroitesse de vue (Freud était fort myope) et d'un ethnocentrisme occidental réducteur, surtout à l'époque de Freud où les explorateurs-ethnographes ramenaient complaisamment de chez « les sauvages » les témoignages culturels les plus variés<sup>65</sup>, en particulier sur leurs mœurs sexuelles parfois les plus extravagantes – sans jamais avoir retrouvé Œdipe chez les Murias ou les Mundugumurs ... Et tant qu'à se fier aux contes de fées, pourquoi Freud n'a-t-il pas tenu compte de l'histoire de Peau d'âne, qui proteste vigoureusement contre les appétits incestueux de son père ? Beau cas de rébellion contre la doctrine analytique ! A moins que l'héroïne ne fuie son père par peur de céder à son plus profond désir inconscient. Tour de passe-passe explicatif qui permet aux freudiens, grâce à l'ambivalence des sentiments, de tout démontrer, et son contraire, à partir des mêmes données. Ce dont ne se privent pas tous ces « psycho » non psychiatres qui sévissent dans les écoles et les entreprises.

C'est une erreur de vider de son contenu spécifique le lien sexuel, incompatible avec le lien parento-filial - et avec à peu près tous les autres. Mais le propre du freudisme est le mélange des genres. Avec cette obsession sexuelle qui renifle de l'érotique réceptif dans tous les plaisirs corporels, dans une profonde méconnaissance des gratifications motrices actives, et fait du lien sexuel le modèle unique de tous les liens interhumains, pourtant si richement divers – j'en ai répertorié au moins soixante-dix. C'est ainsi qu'il faudrait voir de l'homosexualité dans tous les liens qui unissent deux personnes du même sexe, Freud ayant avalisé cette vieille lune de la « bisexualité » humaine constitutionnelle, qui porterait à convoitise égale, et « tout au long de la vie » vers les représentants des deux sexes. Vieille lune qu'on est consterné de voir révéérée dans le très « up to date » Rapport Bajos-Bozon de 2008.

C'est une erreur d'imaginer que l'appétit orgasmique peut s'assouvir par des « équivalents » alimentaires, hégémoniques, une erreur d'imaginer la « sublimation » de cet appétit qui, s'évadant du plat domaine charnel-matériel pourrait s'assouvir par les « créations de l'esprit ». Il est vrai que Freud réservait cette sublimation à des âmes d'élite... dont évidemment la sienne !

C'est une erreur d'attribuer à la maladie « de la tête », cette fameuse « névrose », le moindre trouble organique perturbant la physiologie érotique, comme d'incriminer un trouble sexuel (oedipe mal liquidé, homosexualité refoulée) à l'origine de toutes les angoisses, dépressions, manifestations de « mal-être » - ... Il est vrai que les inquiets de toute sorte étaient le vivier principal de la clientèle de Freud, comme ils le restent pour ses actuels religionnaires – et pour les cartomanciennes. Combien de fois faudra-t-il répéter que Freud ne s'est jamais occupé des véritables maladies mentales, et qu'il avait horreur « des fous » ? Attitude ignorée de bien des gens de bonne foi, qui, du moment que la qualification d'un

<sup>64</sup> C'est ce qui est arrivé à Freud déclarant, à 39 ans, que sa vie sexuelle était terminée...

<sup>65</sup> Et parfois les plus farfelus, comme chez Malinovski, ou les plus mensongers, comme chez Margaret Mead

professionnel commence par « psy », mettent dans le même sac les praticiens sérieux de la neuro-psychiatrie et les marchands de vent de l'analyse freudienne.

C'est une erreur de vouloir chercher un drame ponctuel à l'origine de toutes les manifestations du mal à vivre – du mal à assouvir ses appétits érotiques, et bien sûr de toutes les formes de perversion. C'est le fameux « traumatisme » psychologique fondateur dont le freudisme se repaît, et qui terrorise les populations innocentes. Ainsi Freud avait-il pu accuser les agressions sexuelles subies dans l'enfance à l'origine de l'hystérie<sup>66</sup>, la névrose obsessionnelle<sup>67</sup> punissant, adultes, les enfants qui avaient, de leur côté, agressé sexuellement leurs petit(e)s camarades. C'est ainsi que les avocats de la défense tentent de minimiser la culpabilité de ceux qui battent ou sodomisent leurs rejetons, *parce* qu'ils ont subi pendant l'enfance les mêmes préjudices de la part de leur père. Mais cette incrimination du traumatisme déclencheur est une des plus grandes faillites théoriques du freudisme.

La doctrine prétend que ce traumatisme est indélébile, propriété freudienne irréfragable de l'« inconscient ». On se demande, alors, pourquoi on peut espérer son effacement grâce à des heures et des heures sur le divan. D'autant que la théorisation de l'instinct de mort a permis de mettre au débit de cet affreux et invincible instinct tous les tourments « psychologiques » - sexuels – des consultants. Voilà qui rend toute « thérapie » inefficace d'emblée. D'ailleurs, un beau jour, Freud avait décidé que les traumatismes subis par ses clients, ces incorrigibles menteurs, étaient imaginaires. Sans reconnaître son erreur première et rééditer, corrigés, les écrits dans lesquels il accusait méchamment les bonnes d'enfants corruptrices. Ce ne fut qu'une des escroqueries du Maître.

En fait nous oublions sans cesse, à toute heure, tous les jours, et même les épisodes désagréables de notre existence, et fort heureusement. Notre cerveau se charge d'éviter la pléthore d'informations emmagasinées. Les informations négligeables mais aussi les idées « dérangeantes », incongrues, sont rejetées « sans histoires », par notre système de mémorisation, obéissant au *principe de congruence* que le neurologue Fechner avait décrit dans les années 1880 – bien avant que l'on ne parle d'« oubli freudien ». Rien ne sert de rabâcher inlassablement ses malheurs et de s'y complaire. Mieux vaut « repartir du bon pied » et assumer courageusement les péripéties de l'existence sans larmoyer. Sagesse élémentaire connue « de tout temps ». Sans qu'un freudien partiellement converti à l'éthologie<sup>68</sup> tire grande gloire d'avoir baptisé « résilience » cette attitude normale dont ont tiré bénéfice des millions d'humains. Ceux qui ont trouvé en eux-mêmes les ressources nécessaires, sans les secours de tous ces « psychozorros », toutes ces « cellules psychologiques » qui guettent les victimes des moindres malheurs.

C'est un des méfaits du freudisme que d'avoir quasi institutionnalisé la « psycho-assistance ». Toutes ces bonnes âmes vaguement frottées de « psy » qui accablent de leur encombrante sollicitude des gens qui n'auraient besoin que de calme, dans la compagnie affectueuse et apaisante de leurs proches, dont c'est le rôle et le devoir. Mais les amis, la famille, sont les ennemis jurés de Freud, qui interdisait impérieusement leur intrusion dans l'analyse. Quant à ceux qui n'ont pas su réagir, qui traînent leurs déboires comme des boulets et tirent prétexte de la moindre contrariété pour aggraver leur mal à vivre, ce sont ces authentiques déprimés, mélancoliques, dont l'état ne sera pas amélioré par le divan, mais par ces traitements antidépresseurs, tranquilisants qui aident désormais des millions d'humains à assumer leurs responsabilités de grandes personnes.

C'est donc une erreur que de fabuler un terrible processus de « refoulement » qui cache dans un recoin de l'« inconscient » les traumatismes subis dans l'enfance. Ceux dont la

<sup>66</sup> C'est la maladie dont Freud déclarait souffrir, parce que la vieille servante de ses parents l'avait tripoté dans l'escalier.

<sup>67</sup> C'est ma maladie : la *Zwangsneurose*.

<sup>68</sup> Boris Cyrulnik.



« mise à jour » grâce à la parlotte, va miraculeusement mettre fin à la torturante névrose, à tous les « blocages » qui vous empêchent d'épanouir votre « sexualité ». Pour l'excellente raison que ces « traumatismes » n'ont jamais existé que dans la doctrine freudienne. Et que, eussent-ils existé, le jeune enfant n'avait pas eu les moyens de les mémoriser. Méprisant la biologie, Freud fait l'impasse sur les processus de maturation épigénétique du système nerveux, en particulier sur la nécessité, pour les connexions neuronales, « toutes nues » à la naissance, de se couvrir progressivement de myéline pour devenir fonctionnelles. A un an, à trois ans, à cinq ans il est impossible de mémoriser, concevoir, raisonner comme un adulte. La fameuse « amnésie infantile » du freudisme n'est pas due au refoulement, mais à l'immaturité du système nerveux central. Ici peut-on s'étonner de la gloire dont bénéficie l'archi-célèbre Françoise Dolto, qui prétendait fabuleusement que le nouveau-né puis le nourrisson disposaient d'un cerveau « tout prêt » qui guettait tous les faits et gestes de maman. Ses « collègues » analystes d'enfants ont eu l'outrecuidance, comme elle, de prétendre « guérir par la parole » ces enfants qui ne maîtrisent pas complètement le langage et dont le vocabulaire est très réduit. Il a fallu « leur arracher » les enfants dyslexiques, comme il a fallu arracher aux Bettelheim les petits autistes.

S'il est enfin un traumatisme infantile qui paraît un sombre drame, c'est bien le complexe de castration. Celui dont l'analyste doit faire retrouver les circonstances... et l'efficacité purgative. Or ici se situe un de ces paradoxes de la doctrine freudienne qui tiennent tout banalement de l'escroquerie intellectuelle. Après nous avoir asséné le postulat selon lequel « rien n'est oublié dans l'inconscient », voilà qu'on apprend que le complexe de castration a pour rôle, et pour effet, de détruire, « liquider », selon le vocabulaire consacré, un « phénomène psycho-sexuel » aussi énorme, aussi capital que le complexe d'Œdipe. Autrement dit tout le monde a « fait son oedipe », mais cet événement essentiel doit complètement disparaître de l'inconscient, ne pas laisser de trace mnésique... alors qu'on se rappelle sans effort des événements mineurs dont la conséquence fut nulle. Quand on ne se rappelle plus son oedipe « mais non, je vous assure, je n'ai jamais eu envie de tuer mon père ! », c'est « normal » ; puisqu'il a été détruit... Il est vraiment trop facile de fonder la connaissance de la sexualité humaine sur un phénomène qui doit disparaître... sous l'effet d'un autre phénomène qui a le pouvoir miraculeux de gommer ce qui aurait dû demeurer ineffaçable. Comment des esprits sensés, méthodiques, ont-ils pu gober un tel pataquès ?... *Credo quia absurdum*... Pourtant il s'agissait bien d'escroqueries.

C'est une escroquerie, prétendant avoir fondé une nouvelle discipline scientifique destinée à inaugurer une méthode thérapeutique, de ne jamais publier et même de récuser d'avance toute statistique sur les résultats de l'analyse orthodoxe. Autre escroquerie, la pirouette consistant à ne pas énoncer le moindre critère de guérison, puisqu'il s'agirait là d'une notion purement subjective, sans rapport avec les réalisations somatiques. L'« analysant » doit être considéré guéri lorsqu'il ne sent plus le besoin de s'allonger sur le divan<sup>69</sup>. Peu importe s'il a ou non des érection efficaces, si elle a ou non enfin ressenti l'orgasme...

Ce fut une escroquerie de se vanter, lors de la parution de *l'Histoire d'Anna O*, ce saint manifeste du freudisme, de la guérison de Berthe Pappenheim... au moment même où elle venait d'être à nouveau internée en maison de santé psychiatrique. Escroquerie la prétendue guérison de Dora... d'ailleurs les *Cinq psychanalyses* ne sont qu'un fatras de logomachie et de roman d'imagination. Et comme on plaint le pauvre petit Hans, martyrisé par Freud autant que par son père.

C'est une escroquerie que de vouloir faire retrouver dans l'histoire personnelle du client des événements qui ne s'y sont jamais produits, cet oedipe, ces refoulements, ces

<sup>69</sup>

S'il estime avoir assez payé ! Nombreux furent ceux que Lacan a ruinés.

menaces de castration, ces tentations d'homosexualité... et c'est une mauvaise action, et paralysante, que faire ressasser des péripéties douloureuses réelles, élevées sur le piédestal du traumatisme, alors même que leur progressif éloignement dans la mémoire pourra laisser le champ libre à la reprise en mains de son destin...

La crédibilité nulle du freudisme fut surtout manifeste, lorsqu'il était sérieusement question de son pouvoir thérapeutique sur les divers empêtements sexuels. Mais pendant plus d'un demi-siècle il avait détourné à son profit tous ces esprits, parfois éminents, qui se préoccupaient d'étude véridique de la sexualité humaine. Sortir la science sexologique de l'impasse freudienne ne pouvait donc se faire en un jour. L'intoxication était profonde, et il y a d'ailleurs encore des niais pour croire aux traumatismes fondateurs, aux complexes, à la bisexualité, à la sublimation, au pouvoir thérapeutique du divan à tout ce bric à brac doctrinal prétendant tout exposer de la sexualité humaine et de ses troubles. La guérison a nécessité plusieurs étapes d'efforts.

\*\*\*

Un premier pas fut franchi lorsque, en 1948, un demi-siècle après la faméreuse « révélation » du « complexe d'Œdipe », un entomologiste, Alfred Kinsey, publia un explosif *Rapport sur le comportement sexuel du mâle humain*. Dès 1938, avec ses collaborateurs Pomeroy et Martin il avait repris le flambeau des Havelock Ellis et des Magnus Hirschfeld. En se livrant, sur le terrain, à l'interrogatoire portant sur la vie sexuelle réelle de nos congénères. Le premier Rapport avait été établi à partir de 5.300 témoignages masculins.

Enfin des chiffres, pourrait-on dire. Voilà qui permit enfin de dépasser les « jamais », « toujours », « souvent », « très souvent » dont fourmillent les textes freudiens, et si souvent (!) à tort. Et ces chiffres montrent la contradiction faméreuse entre les morales religieuses en vigueur et le comportement sexuel effectif des humains. Sans la nommer expressément Kinsey chiffre la fonction érotique – les réalisations orgasmiques – et non les actes procréateurs, seuls autorisés, entre personnes mariées.

Il écrit que 90% des enfants ont joué à touche-pipi. Que les garçons se sont tous – ou presque- masturbés. Que les célibataires – les non-mariés ont quand même trois ou quatre orgasmes par semaine. Autant que les gens mariés. Que les caresses sur les seins, les « applications bucco-génitales » - un délit dans certains des États-Unis - sont pratiquées par une majorité, mais surtout en milieu aisé. Que chacun possède un appétit orgasmique particulier qu'il ne saurait outrepasser. Que ceux qui vivent en couple continuent leur activité sexuelle jusqu'à 70 ans et plus, pour leur plus grand bien-être. Que les prostituées ne procurent que 3,5% des « orgasmes globaux ».

Voici donc prouvées la curiosité des enfants pour voir comment sont faits « les autres », l'inefficacité de la répression de la masturbation, l'incompressibilité de l'appétit orgasmique, la fréquence des rapports extra-conjugaux, le goût pour les préludes chez les gens les plus cultivés, la préférence pour l'activité sexuelle « au calme », et sa continuation bien au-delà des âges fertiles. Prouvée aussi la prépondérance numérique écrasante de la fonction érotique sur la fonction reproductrice, légitimation scientifique des travaux entrepris pour mettre au point une contraception pratique et efficace.

Il n'y avait malheureusement pas que « du bon » dans ce Premier Rapport. Deux gros défauts l'obèrent. Premier défaut : les fournisseurs de chiffres étaient « écrémés » à deux niveaux. Les enquêteurs interrogeaient des gens qui avaient fait un premier effort : se déplacer pour écouter leurs conférences, puis un second effort pour rester sur place et passer « au confessionnal ». Donc des bénévoles motivés, voire des prosélytes, dont les témoignages ne reflétaient évidemment pas l'état de l'ensemble de la population. Second défaut : l'absence totale de conceptualisation, de mise en forme scientifique.

Kinsey ne fait aucun tri « qualitatif » des circonstances dans lesquelles l'homme émet son sperme ce qui, selon son expression, est un besoin fréquent de l'« human male ».

Masturbation, pollution nocturne, attouchement hétérosexuel, rapport hétérosexuel, rapport homosexuel, rapport avec un animal... peu importe ! De ce confusionnisme date la « bipartition » homo-hétéro-sexualité, hétéro remplaçant ridiculement *normal*, qui semble décidément un terme tabou pour tant de discours sur la sexualité. Cette bipartition est totalement antiscientifique, puisqu'une déviation est mise sur le pied d'égalité avec le « common way » de la programmation assurant la survie de l'espèce. Kinsey établit pourtant un nuancier, entre la stricte « hétéro »-sexualité et la stricte homosexualité, nuancier à l'intérieur duquel chacun peut se situer en fonction du pourcentage d'occasions où il a émis son sperme soit avec un monsieur soit avec une dame – comme si chacun pouvait passer aisément d'un bord à l'autre, et vice-versa, au cours de sa vie<sup>70</sup>. Il aggrave son cas en traitant d' « homosexuels » les jeux infantiles entre impubères du même sexe, homosexuels les déshabillages entre garçons, etc.... avec le résultat étonnant selon lequel 37% de la population mâle aurait connu une expérience homosexuelle au cours de sa vie. Pain bénit pour les prosélytes de l'homosexualité ! A ceci près, quand même, que ne s'en tenant qu'aux « orgasmes adultes globaux », Kinsey ne chiffre plus qu'à 6,3 % ceux prodigués par une relation homosexuelle. Nous n'avons guère « évolué » depuis...

Les considérations « entomologiques » de Kinsey frisent le comique lorsqu'il traite de la grande « maladie érotique » dont souffraient les Américains ses contemporains : l'éjaculation prématurée. Faisant de l'émission de sperme fécondant le seul critère de réussite du rapport sexuel, il donne la prime de meilleurs reproducteurs à ceux qui émettent leur semence dans les meilleurs délais.... Ils ne seraient ainsi ni malades ni criticables. Profonde méconnaissance des patrons moteurs programmés du coït, comme des nécessités de la physiologie érotique féminine.

Le Deuxième Rapport paru en 1953, va être consacré au *Comportement sexuel de la femelle humaine*. Il contient nombre d'excellentes choses. La nécessité de faire l'étude sérieuse et objective de la sexualité humaine, sans a priori moralisateurs paralysants. Une assez bonne étude de la physiologie érotique, avec enfin quelques enregistrements graphiques. L'innocuité et même l'utilité de la masturbation infantile, qui effectue le rodage de la réaction sexuelle. Les bienfaits de l'orgasme, prodiguant apaisement et joie de vivre – contrairement à sa mauvaise réputation « métaphysique ». Le ciment que l'orgasme réciproque fournit au couple, pour son épanouissement et sa stabilité. Dommage que le Rapport se fourvoie quand il étudie la physiologie orgasmique féminine.

Pour Kinsey, il n'y a pas de problème : le seul organe procurant l'orgasme à la femme, c'est le clitoris. Certes stimulé par la main ou la bouche, mais aussi, au cours du coït, par les poils pubiens masculins, qui chatouillent, par la même occasion, la face interne des grandes lèvres... Quant au vagin, ce n'est qu'un tuyau complaisant mais amorphe. À preuve les expérimentations auxquelles se sont livrées les collaborateurs du Rapport sur près de 900 femmes. Ils ont titillé les diverses parties accessibles de leurs organes génitaux avec des cotons montés, des tiges de verre, etc., et n'ont quasi jamais vu répondre positivement les parois vaginales. Ces sollicitations ex abrupto étaient évidemment une ânerie physiologique. C'était méconnaître la nécessité, pour le vagin, d'être mis en conditions réceptives par les stimulations clitoridiennes des préludes... ce que savent tous les amants, comme leurs honorées partenaires<sup>71</sup> ! Il aurait fallu que les expérimentateurs interviennent après un orgasme clitoridien, ce qui était impensable à l'époque. Mais cette anesthésie vaginale cadrerait parfaitement avec ces coïts hâtifs que les si nombreux *human males* atteints d'éjaculation prématurée infligeaient à leurs épouses... après les avoir quand même copieusement clitorisées pendant les « fiançailles ». Après le très moralisateur « tout vagin » de Freud et

<sup>70</sup> C'est pourtant une des âneries de Freud.

<sup>71</sup> Le tableau « prouvant » l'insensibilité érogène du vagin a semblé si peu pertinent aux traducteurs qu'il n'a pas été reproduit dans l'édition française.

Marie Bonaparte, voici que Kinsey inaugurerait, à l'inverse, l'ère du « tout clitoris » qui va faire les choux gras de bien des discours incompetents, et même politiques ! sur la sexualité.

\*\*\*

Le Rapport Kinsey avait, d'une certaine façon, « libéré la parole » quant au sexe. C'était une bonne chose que de ravir enfin aux psychanalystes l'exclusivité du propos « sexologique ». Malheureusement les ouvrages alors influents, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, émanèrent non de chantres des « innocentes » joies de la chair, non de scientifiques faisant progresser les connaissances, mais d'auteurs poursuivant un but idéologique. Et malheureusement de la part de cette intelligentsia philosopho-littéraire qui, surtout en France, joue les maîtres à penser, y compris dans les domaines à fond biologique où elle est parfaitement incompetente. Mais un de ses représentants exemplaires, Jean-Paul Sartre, préconisait la supériorité de la philosophie sur la science.

*Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir parut en 1949. Devoir d'agrégation élevé au rang de Somme sexologique il bénéficia d'un préjugé favorable puisque écrit par une femme, une femme savante et « progressiste » qui plaidait à juste titre pour l'émancipation sociale, politique, etc., des femmes et aussi, pour les connaisseurs, par une « penseuse » étrangère au cénacle des freudiennes soumises. Il commençait hélas par une des âneries les plus magistrales sorties de la plume d'un-e intellectuel-le de gauche: « on ne naît pas femme, on le devient ». C'est le genre d'assertions sur lesquelles repose le déplorable environnementalisme. Ce système de pensée, finalement entériné par l'existentialisme, selon lequel tout est inculqué du dehors dans les désirs et comportements humains : « il n'y a pas de nature humaine »... Vieille lune de la « tabula rasa » qui s'est toujours heurtée au réel, à l'expérience. Mais qui console les ignorants, les geignards et les gens de peu de caractère, tout en inspirant dictateurs et tyrans. Le texte de Simone de Beauvoir, nourri de références aux auteurs philosophiques consacrés, n'était guère captivant ni très « palpitant », malgré ce que certains attendaient, puisque son titre se référait au sexe Et là, les déclarations de l'existentialiste devenaient fâcheusement tendancieuses. Elle reprenait le refrain de toutes celles qui n'avaient pas eu la « révélation » de l'orgasme vaginal. Le clitoris est le seul organe capable de prodiguer l'orgasme aux femmes. Le vagin procure quelques sensations agréables, mais il ne faut rien en attendre de plus – ni Sartre ni Nelson Algren – entre autres - n'avaient pu faire jouir le vagin de Simone.

Cet exclusivisme du clitoris va être un des chevaux de bataille de dames farouchement dressées contre les hommes, contre leur pouvoir de « phalocrates », de « machos ». Ces féministes récusait toute capacité masculine à faire jouir les femmes, arguant de Kinsey et de Simone. Le clitoris est bien suffisant et la masturbation, voire le saphisme apaisent le désir sans recourir au ridicule organe des « mecs ». Symboles de l'« aliénation » du corps des femmes aux répugnants désirs masculins, les soutiens-gorge furent brûlés par les plus ferventes adeptes du mouvement « Women's lib ». Certains discours délirants incitaient à définitivement se passer des hommes, voire à les émasculer. Sans aller aussi loin, d'autres dames philosophantes, « progressistes », reprirent le flambeau de l'environnementalisme en matière de comportement sexuel, voire de biologie. Selon le travers de bien des sociologues, Elisabeth Badinter s'efforça de démontrer, ouvrage après ouvrage, que les humains naissent sans le moindre programme inné de comportement, qu'il n'y avait pas d'« instinct maternel » et même que l'« un est l'autre » : il n'y a pas de différence entre l'homme et la femme. C'est la société qui nous modèle, y compris dans nos appétits sexuels. On verra que ce discours bénéficie toujours de la considération distinguée de bien des gens rétifs à ce qu'on a appelé péjorativement le « biologisme ».

\*\*\*

Il fallut un certain temps pour que les pays européens, dénués du pragmatisme « à l'américaine », entreprennent à leur tour des enquêtes sociologiques sur la sexualité. Surtout

en contrée encore toute imprégnée de la pruderie catholique. Enfin obtenue en France en 1905 par Emile Combes, la séparation des églises et de l'Etat tardait à porter ses fruits : le clergé prétendait toujours exercer le monopole de la morale. C'est dire le courage de Pierre Simon<sup>72</sup> et de ses collaborateurs, qui firent paraître en 1972 leur *Rapport sur le comportement des Français*.

Le Rapport Simon avait le mérite, d'emblée, de ne plus faire appel à des volontaires, mais de solliciter des échantillons représentatifs des différents éléments la population. De plus les pourcentages étaient pondérés, pour rattraper certains déséquilibres numériques des personnes interrogées. Et au lieu de prêcher la « révolution sexuelle », comme tant le reprochaient d'avance à ces enquêtes indécentes sinon immorales, il présentait un tableau finalement rassurant sur l'activité sexuelle de nos contemporains, loin des déclarations alarmistes en cours chez les « progressistes ». Il faut dire que ces tenants de la « révolution sexuelle », révéraient les vaticinations de Wilhelm Reich, avaient été des « soixante-huitards » convaincus, persuadés que la libre fornication, le « sexe contestataire » partout répandu, allait faire s'écrouler le monde bourgeois, ses familles et sa morale, avec sa société hiérarchisée. Voulant marier freudisme et marxisme-léninisme, ces deux systèmes aussi aberrants l'un que l'autre, Wilhelm Reich avait eu le mérite de reconnaître le caractère non transposable de l'appétit orgasmique, et de chiffrer son quantum normal à 5.000 orgasmes pour une vie de septuagénaire. Après quoi il sombra dans un petit délire qui lui fit prêcher la révolution sexuelle pour écraser le capitalisme, puis lui fit vendre en potion les émanations gazeuses de volontaires qui s'étaient masturbés dans de petites cabanes ; la FDA<sup>73</sup> le fit condamner pour imposture, et en prison il fut malheureusement emporté par une mauvaise bronchite.

Il faut dire aussi que le Rapport Simon paraissait cinq ans après la loi Neuwirth de décembre 1967. Dès avant les émeutes du Quartier latin, les libéraux – non les révolutionnaires – avaient enfin obtenu la libre prescription, en France, des produits contraceptifs modernes. Pendant longtemps la prévention de la fécondation reposait soit sur le catastrophique retrait pré-éjaculatoire de la verge soit sur des procédés extemporanés toujours quelque peu perturbants : le condom vulgarisé au début du XIXe siècle, les irrigations vaginales, le diaphragme, les gelées spermicides – tout ce que pouvaient recommander les courageux bénévoles du Planning familial, fondé en France en 1956. Et toutes pratiques formellement condamnées par le catholicisme vatican<sup>74</sup> – et elles le sont toujours, ce que rappelle une Encyclique de 1968, mais aussi par la loi française – jusqu'à la loi Neuwirth.

La pilule contraceptive inventée par Pincus et commercialisée en 1959, le stérilet mis au point en 1960 (Margulies, Lippes) transformèrent radicalement la vie sexuelle des Occidentaux – malgré là encore l'interdiction vaticane. Il s'agissait de procédés fiables, et qui avaient l'avantage de ne pas perturber les rapports charnels. La fonction érotique en fut considérablement facilitée, sécurisée, levées les angoisses qui avaient frigorifié et paralysé tant de femmes, redoutant ces grossesses qui pouvaient être un cauchemar parfois mortel. De plus pilules et stérilets mettaient enfin *entre les mains des femmes* la régulation des naissances : la maîtrise de la procréation. Les biologistes, les médecins avaient rendu aux femmes un signalé service, ils avaient amélioré, fait progresser leur condition plus efficacement que meetings et défilés. Et sans entraîner l'effondrement de la morale sombrement prédit par ceux qui redoutaient que les humains ne copulent désormais sans frein, puisqu'ils ne risquaient plus l'engrossement. Un autre signalé service fut rendu aux femmes

<sup>72</sup> Ce bienfaiteur de l'humanité, qui fut un des courageux pionniers de l'accouchement assisté (« sans douleur ») malgré les anathèmes du Vatican, un cofondateur du Planning familial en 1956, s'est éteint en 2008 dans le complet mutisme des médias français.

<sup>73</sup> Food and drugs administration, l'organisme américain de contrôle des aliments et des médicaments.

<sup>74</sup> Good Year avait fait bénéficier le préservatif d'une fabrication industrielle en 1839. Le Vatican le condamna illico.

ayant atteint la cinquantaine. Plutôt que de les abandonner à tous les troubles du « retour d'âge » les médecins commencent à mettre au point un traitement hormonal substitutif (THS). Il les préserve des inconvénients généraux de la ménopause, mais aussi de la trop fréquente et sinistre démission sexuelle. Avec un traitement équilibré et bien surveillé les femmes civilisées peuvent désormais poursuivre leur carrière érotique jusque dans les sixième voire huitième décennie.

Les Français décrits par le Rapport Simon vivaient majoritairement en couple, se mariaient, étaient majoritairement contents de leur vie sexuelle, pratiquaient les « applications bucco-génitales » et utilisaient la contraception « sans états d'âme ». Pas de revendication furibonde. Et peu d'homosexuels : 5% des hommes adultes, et 3% des femmes adultes – des chiffres stables, et qui le resteront. Le Rapport est le reflet d'une société où la vie sexuelle est moins brimée et moins dangereuse qu'à la Belle Époque. La sexualité s'est dédramatisée et – horreur pour certains – *embourgeoisée*. L'« équilibre sexuel » est un des facteurs reconnus de la vie réussie, on en parle librement dans les journaux féminins et aussi dans les familles, où l'on comprend les divorces pour incompatibilité sexuelle. Bien que balbutiante l'information sexuelle pénètre en 1973 (la circulaire Fontanet) à l'école où les classes accueillent ensemble filles et garçons. À la radio, des « psychologues » de tout poil se lancent hardiment dans le conseil « sexologique ».

Le rapport Simon confirme ce que les sexologues – les vrais - enseigneront. La fonction érotique demande à s'exercer dans des conditions sécurisantes, matérielles et affectives, le bon accord sexuel garantit la stabilité familiale et sociale du couple, et le rôle des autorités socio-politiques doit se borner à laisser chacun, chacune, mener à son gré sa vie « amoureuse » - sa vie privée, tant qu'il-elle ne nuit pas à ses concitoyens. Comme le disait Magnus Hirschfeld la vie sexuelle normale des gens normaux est inoffensive. Pierre Simon ne donnait pas de leçons – au contraire de ses successeurs – mais en bon franc-maçon il insistait sur la nécessaire laïcité de l'État.

Le libéralisme des mœurs est désormais irréversible. Giscard d'Estaing instaure en 1974 le divorce de requête conjointe, il fait cesser les poursuites pour pornographie. Un dernier point noir saute lorsque, en 1974 (29 novembre), la loi Veil médicalise l'interruption de grossesse – sous Giscard d'Estaing et Chirac, les anarchistes bien connus. Avant la loi sur l'IVG, il mourait en France *900 femmes par an*, principalement des mères de famille, des suites d'avortements artisanaux clandestins. Commercialisée en 1993, la « pilule du lendemain » fut encore un progrès considérable.

En 1974 s'était tenu pour la première fois en France un Congrès International de Sexologie médicale. Il donnait un large écho aux travaux de Masters et Johnson.

\*\*\*

William Masters, un gynécologue très compétent, et sa compagne-collaboratrice Virginia Johnson, une laborantine, travaillaient à Saint Louis du Missouri dans une fondation pour l'étude biologique la reproduction humaine. Ils firent franchir à la connaissance sexologique la deuxième étape de la « sortie du freudisme ».

Étudiant de près, dans le but « louable » de favoriser d'heureuses naissances, les processus de la fécondation, ils se mirent en tête de les observer *ab initio*, c'est-à-dire dès l'accouplement. La physiologie des organes mis en œuvre au cours du coït restait encore fort obscure, voire mythique<sup>75</sup>. D'une part par la difficulté d'observation. Mais aussi par le désintérêt des scientifiques pour une recherche que le freudisme déconsidérait d'avance, puisque que « tout se passe dans la tête ». Masters et Johnson résolurent deux problèmes. Trouver des volontaires, pour copuler et/ou se masturber en laboratoire ; ils purent recruter sans trop de peine bon nombre de bénévoles qui, selon leur expression « firent don de leur

<sup>75</sup> Ainsi enseignait-on, par exemple, les voraces contractions aspiratives du col de l'utérus au cours de l'orgasme, pour pomper le sperme.

corps à la science de leur vivant ». Et installer des locaux d'observation objective. En atmosphère feutrée sécurisée, avec la collaboration d'assistants librement agréés par les « cobayes » ils purent mesurer, enregistrer, filmer<sup>76</sup> les modifications des organes génitaux mais aussi de tout l'organisme au cours de ce qu'ils ont baptisé la « réponse sexuelle » - le terme est un peu boiteux, puisque cette physiologie peut éventuellement se dérouler spontanément, mais cela ne nuit pas aux résultats obtenus. Les premières observations débutèrent en 1954, elles alimentèrent des articles scientifiques à partir de 1961, réunis dans l'ouvrage « magistral » de 1966 : *Human sexual response*.

Masters et Johnson furent à l'origine de découvertes qui doivent désormais figurer dans toute étude de la physiologie humaine. Du début de la stimulation des zones réceptives jusqu'au retour à l'état initial, la « réponse sexuelle » complète se déroule en quatre temps, quatre phases rituelles : excitation, phase en plateau, orgasme, résolution. La description de la phase en plateau était une première scientifique. Elle montrait que pendant une période temporelle plus ou moins longue les stimulations n'entraînaient plus de modifications observables, mais qu'elles devaient se poursuivre pour faire franchir le seuil du réflexe orgasmique. Ainsi était mise à jour la particularité de fonctionnement des formations réceptives du sens érotiques : leur exigence d'enregistrer les sensations, comme un condensateur électrique, avant de permettre la « décharge » de l'orgasme. Ainsi comprenait-on la nécessité des stimulations itératives, encore et encore, et la « légitimité » des mouvements coïtaux répétitifs, sur lesquels il est facile d'ironiser... après coup. Mais il y avait d'autres « premières ».

L'excitation érogène entraîne les mêmes modifications du vagin, lubrification et dilatation, d'où qu'elle vienne : du vagin mais aussi du clitoris, des seins, ou « de la tête » au cours des « pensées voluptueuses ». La lubrification de la muqueuse vaginale s'effectue sur toute la surface du conduit, non par sécrétion mais par trans-sudation : les glandes de Bartholin n'ont qu'un rôle fort modeste. La dilatation du vagin gonfle, « ballonne » la partie supérieure du conduit, ce qui fait remonter son fond, le cul-de-sac postérieur entraînant l'utérus vers le haut. Par contre le tiers inférieur du conduit s'engorge, en avant (le point G !) comme en arrière, et son calibre diminue, rétréci par les faisceaux antéro-postérieurs du muscle releveur de l'anus. C'est un des éléments de l'hypertonie globale de la musculature pelvipérinéale, commune aux deux sexes.

Commune elle aussi aux deux sexes, l'hypervascularisation sanguine. L'apport artériel accru est responsable de l'érection, mais il gonfle aussi les grandes lèvres, les petites lèvres et le capuchon dont la couleur devient plus intense, comme le bas-vagin qui passe au rouge vif. Le clitoris, par contre, et contrairement aux mythes millénaires, ne gonfle que très modestement, son gland peut même disparaître sous le capuchon oedémacé : pas d'inconvenante « érection » du clitoris...

Pendant l'orgasme la contraction involontaire des muscles du périnée devient clonique, alternative, toutes les 0,8 secondes, avec cinq à huit pics réguliers : rien de commun avec l'épilepsie ! Ces contractions en salve sont communes à l'homme et à la femme.

La chronologie de la physiologie érotique n'avait encore jamais été notée avec précision. Masters et Johnson ont démontré que, une fois entreprises les stimulations directes, cinq minutes suffisaient, dans les deux sexes, pour parvenir à l'orgasme... ce qui n'exclut pas les préludes de mise en condition, les tendresses d'accompagnement, baisers, caresses, mots doux, qui font le charme de la séance érotique, et sont si nécessaires à son bon déroulement. Un autre mythe fut démonté par les expérimentateurs : circoncis ou non, les hommes parviennent à l'orgasme dans le même laps de temps. Inutile donc de se faire circoncire pour « tenir le coup » dans le vagin plus longtemps que les hommes entiers ayant conservé leur

---

<sup>76</sup>

Je regrette le manque de documents sonores !

prépuce. Inutile, pour les dames, de rechercher préférentiellement des partenaires circoncis, dont la réputation de « super mâles » est parfaitement controuvée.

Masters et Johnson ont aussi enregistré les réactions à l'excitation sexuelle des seins, de la peau, du cœur, de la tension artérielle, des mouvements respiratoires, des muscles lisses et squelettiques, etc. Toutes notions qui n'avaient jamais été mesurées, précisées, et qui auront d'importantes conséquences, en particulier en médecine. N'auraient-ils fait que mettre au jour cette physiologie avant eux fabuleuse, qu'ils auraient droit à la reconnaissance éternelle de l'humanité. Mais là ne s'arrêtent pas leurs bienfaits.

Forts de leurs connaissances acquises, Masters et Johnson ont judicieusement pensé qu'elles pouvaient s'appliquer à ces hommes et ces femmes dont la physiologie érotique était boiteuse – n'oublions pas leur but de favoriser la reproduction ! Ainsi ont-ils fondé *la thérapeutique sexologique*. Partant du très sain principe qu'on n'apprend pas la bicyclette par correspondance, ils ont « mis au lit », pour qu'ils s'y exercent, ces hommes qui bandaient mal, qui éjaculaient trop tôt, ces femmes qui se désespéraient de ne jamais jouir, ou d'avoir mal pendant la pénétration. Ces gens auxquels le divan n'avait apporté aucun soulagement. Une rééducation érotique qui ne peut évidemment s'effectuer qu'à deux. Mais c'était à la fois le principe de base de ce qui entra tout naturellement dans le cadre des thérapies comportementales et aussi la revendication des consultants : traiter un couple, ce couple-là qui désirait mettre au point son entente sexuelle<sup>77</sup>. Peu importe que le couple soit marié ou non, du moment qu'il constitue une « équipe érotique ». Et là se fit jour une autre nécessité : faire « soigner » le couple par un couple. Un couple tutélaire, un homme et une femme collaborant étroitement, pour que chacun, chacune puisse, devant le médecin (j'y reviendrai) de son sexe exposer ses plaintes et ses désirs avec la moindre gêne. Avant des « meetings » de synthèse pour mettre à plat le-s problème-s incriminé-s. Et récuser les gens en rapport conflictuel majeur. *La nécessité de soigner le couple en difficulté est restée un impératif catégorique de la sexologie médicale*.

Évidemment Masters et Johnson étaient des gens sérieux, et avant de prendre un couple en charge ils le faisaient bénéficier des examens somatiques et paracliniques classiques, pour s'assurer qu'il ne souffrait d'aucune pathologie rédhibitoire. Masters, en bon gynécologue, prêtait une attention toute particulière aux femmes que les rapports faisaient souffrir. Levés d'éventuels obstacles, on pouvait passer aux choses sérieuses. En 1970 parut le vademecum des méthodes rééducatives « mastersiennes » : *Human sexual inadequacy*.

Au lieu de faire indéfiniment ressasser leurs malheurs aux plaignants, la thérapeutique sexologique leur enjoint un certain nombre d'exercices corporels. Restaurer les érections frileuses, retarder les éjaculations précipitées, trouver le bon fonctionnement des zones érogènes féminines, redonner l'appétit des choses du sexe cela s'effectue progressivement, à deux, en suivant les indications des médecins. La masturbation devant l'autre peut être prescrite, de façon à bien faire savoir « comment ça marche » : dédramatisée elle confirmait son rôle de « médicament ». De même la pornographie – les films X – prouvait son pouvoir de stimulant ; dédramatisée à son tour, et servait, éventuellement, de modèle de comportement. Elle continue d'être utilisée en sexologie médicale, pour tester ou stimuler la physiologie érotique.

Des milliers de couples sont redevables à Masters et Johnson, et à leurs méthodes, de la restauration, ou l'inauguration de leur harmonie érotique – de l'harmonie de leur couple. Leurs meilleurs résultats furent obtenus dans les troubles dits fonctionnels : anorgasmies féminines, impuissances dues aux mauvais accommodements comportementaux, et surtout dans l'éjaculation prématurée : pour traiter cette grande « maladie érotique » de leurs contemporains des U.S.A., ils avaient inventé la méthode du « squeezing »<sup>78</sup>, toujours utile et

<sup>77</sup> Ainsi est prouvée l'inanité du vieux conseil « de père de famille » : va voir ailleurs, ça ira mieux...

<sup>78</sup> Compression du gland. On l'associe à des exercices posturaux.



efficace chez ceux qui veulent bien en prendre le temps. Faut-il rappeler que ces braves américains trop rapides étaient, surtout à l'époque, très majoritairement circoncis : le sacrifice du prépuce ne les avait pas immunisés contre l'excès de vitesse.

Un certain nombre des prescriptions et directives de Masters et Johnson ont été démodées et/ supplantées par les progrès de la sexologie. Il n'en reste pas moins qu'ils avaient donné la marche à suivre pour enfin remédier à ces empêtements sexuels que n'avaient jamais su guérir urologues, gynécologues, et encore moins « médecins de la tête », surtout freudiens... sans oublier charlatans, gourous et pélerinages.

La sexologie, grâce aux résultats de Masters et Johnson, apparut enfin une discipline fiable dans l'opinion médicale, dans l'opinion publique. En France est fondée en 1974 la *Société française de sexologie clinique* (Gilbert Tordjman, Charles Gellman, Pierre Simon, Gérard Zwang). Elle organise congrès et cycles d'enseignement. Elle édite un périodique : les *Cahiers de sexologie clinique*. À l'occasion du premier congrès parisien de sexologie je publie avec Antoine Romieu la première édition d'un *Précis de thérapeutique sexologique*. Nous y faisons du Masters et Johnson à la française, améliorant leurs prescriptions par ce que l'expérience nous avait appris pour traiter le vaginisme : par bourrages et bougirage, et les anorgasmies vaginales : grâce à la rééducation périnéale inventée par Herbert Kegel dans les années 40 – la technique, bientôt répandue, servait déjà de traitement « kinésithérapique » pour les prolapsus génitaux modérés et pour les incontinences urinaires féminines<sup>79</sup>.

Les universités commencent à créer des UV de sexologie – j'y reviendrai. Les médecins bénéficient un peu partout de séances d'E.P.U.<sup>80</sup> répandant les lumières de la nouvelle science. Il se crée d'autres sociétés de sexologie en Angleterre, en Allemagne, aux U.S.A, et même en Colombie<sup>81</sup>... En 1978 est fondée la *World association for sexology*. L'OMS émet les critères de la *santé sexuelle*, exigibles par tous les « citoyens du monde ». Elle dénonce la polygamie, le mariage forcé, les mutilations sexuelles infantiles. En 1977 je participe à Genève, (avec Benoîte Groult, sous l'égide de *Terre des hommes*) à la première *Conférence de presse internationale contre les mutilations sexuelles féminines*, clitoridectomie, infibulation.

Tout n'était cependant pas encore rose dans le monde de la sexologie médicale. Déjà, vu le manque initial de spécialistes fiables, bon nombre d'officines s'étaient mises à proposer des « stages » de « restructuration psycho-corporelle » qui, du cri primal au massage californien en passant par la Gestaltthérapie, prétendaient remédier aux insuffisances sexuelles. Quelques olibrius se baptisent sexologues et n'hésitent pas, dans la foulée de mai 68, à donner un « enseignement » dans des universités « alternatives ». Les plus hardis organisent des séances de « sexualité de groupe », pour vaincre timidités et « complexes » : ce sont de classiques partouzes déguisées. Des malveillants se répandent en calomnies contre les sexologues des deux sexes, suspectés de prendre eux-mêmes en mains leurs patient(e)s. Tout ceci contribue à donner mauvaise réputation à la sexologie naissante.

Même chez les gens sérieux, l'optimisme suscité par les premiers succès de Masters et Johnson laissait en plan un important lot de plaignants : celui de ces hommes de bonne volonté, pleins d'affection pour la compagne de leur lit et de leur vie et qui, malgré tous frottis, malgré tous efforts de leur dévouée partenaire, bandaient de moins en moins, de plus en plus mal. Comme tous les « impuissants » de tous les temps, ils incrimaient leur organe, et ils avaient raison. Là se situe le troisième et ultime abandon des lubies freudiennes. Ce qu'on a pu appeler la « révolution organiciste ».

<sup>79</sup> Méthode indiquée et efficace chez les femmes jeunes, tandis que la chirurgie urologique guérit l'incontinence urinaire des femmes ne désirant plus procréer. On s'étonne donc de l'omniprésence, sur les antennes de télévision, de la publicité pour les garnitures anti-pipi.

<sup>80</sup> Enseignement Post Universitaire. J'y ai donné de ma personne aux cinq coins de la France.

<sup>81</sup> J'en suis membre correspondant étranger ! Mais je n'importe pas de coke !

\*\*\*

En 1970 un malheureux agriculteur tchèque de 32 ans a le bassin écrasé par une roue arrière de son tracteur. Les lésions sont si graves, elles saignent tellement que le chirurgien doit lui lier les deux artères hypogastriques. Il sauve son opéré, mais le rescapé vient se plaindre, deux ans plus tard, de la totale disparition de ses érections. On consulte un bon chirurgien vasculaire de Prague, Vaclav Mihal. Il réfléchit bien, puis il effectue un pontage entre une artère fémorale et une artère « honteuse » interne du brave paysan. Miracle ! En ramenant du bon sang bien rouge dans la verge, on faisait revenir les érections disparues.

Il faut un certain temps pour que le pauvre Mihal, coincé derrière le rideau de fer, fasse connaître, en tchèque hélas, le résultat de ses interventions chez les impuissants. Il a perfectionné sa technique, et anastomose désormais une artère épigastrique sur un des corps caverneux de la verge. Il faut attendre 1974 pour qu'un périodique chirurgical américain fasse état de ses travaux. Sans trop d'échos, jusqu'à ce qu'un chirurgien de Montpellier, Jean Ginestié, accompagné de son fils radiologue Jean-François et d'Antoine Romieu, fasse le voyage de Prague et mette son expérience en commun avec Mihal.

Une évidence crève les yeux : tous ces hommes qui « bandent à mou », qui souffrent d'*érection insuffisante*, ne reçoivent pas le sang nécessaire dans leurs organes érectiles. Le vivier de cette pathologie vasculaire est constitué par ces hommes mûrissant qui forment le gros des consultants pour troubles de l'érection, à partir de cinquante ans. L'« impuissance » se révèle ainsi due, à plus de 70%, à l'insuffisance artérielle. La maladie n'est pas dans la tête, mais dans... la queue<sup>82</sup>. Un examen simple, la *pléthysmographie nocturne*, pouvait déjà différencier les impuissances *fonctionnelles*, qui laissent persister les érections spontanées du sommeil paradoxal, et les impuissances d'origine organique : la verge ne gonfle plus la nuit. Plus contraignante mais plus précise l'artériographie objective les altération des artères responsables de l'érection, depuis les grosses hypogastriques jusqu'aux si fines, si vulnérables artères caverneuses. Jean-François Ginestié invente une sonde béquillée qui permet, mieux que l'aortographie « standard », d'opacifier les obturations, rétrécissements, anomalies de distribution empêchant le sang artériel de gonfler les corps caverneux. Le très classique athérome est responsable de cette insuffisance. On y remédie en amenant « du sang frais ». Avec les montpelliérains je publie en mars 1975 le premier article francophone sur *les Impuissances d'origine artérielle*.

Jean Ginestié effectue avec succès les premières anastomoses françaises. Détrônant rapidement la lourde exploration artériographique, l'examen Doppler utilisé par les cardiologues sur les artères carotidiennes ou fémorales fait très simplement le diagnostic de l'insuffisance vasculaire dans la verge. Il suffisait de penser que la médecine « ordinaire » et ses examens pouvaient s'appliquer à la très « scabreuse » pathologie sexuelle. La revascularisation de la verge reste par contre l'apanage de très rares praticiens. N'entraînant pas de détérioration organique elle va se substituer au très folklorique-risible tube à dépression, qui fait gonfler passivement les organes érectiles, et aux *tuteurs intracaverneux*. Ces tubes de matière plastique, certains gonflables, sont introduits dans les corps caverneux, ils leur permettent la pénétration, mais ils les détruisent sans retour, défaut irrémédiable.

Ronald Virag est parmi les rares à effectuer la chirurgie vasculaire de l'impuissance, qu'il perfectionne, entre autres, par l'artérialisation de la veine dorsale de la verge. En 1980, mécontent d'une artère épigastrique qu'il venait d'anastomoser, il lui injecte « à tout hasard » la papavérine de son réanimateur. Encore un miracle : il se produit une superbe érection. De là à penser que l'injection de papavérine dans un corps caverneux pouvait déclencher l'érection, il n'y avait qu'un pas, qui fut bien inspiré. Le temps de mettre la technique au point, Virag

---

<sup>82</sup> Vérité dure à mâcher aux freudiens endurcis. L'un d'eux, au cours d'un E.P.U., m'accusa de supercherie pour ne pas reconnaître que le complexe de castration était le seul responsable de l'impuissance. De fureur, il s'en arrachait la barbe !

publie en 1982 ses résultats thérapeutiques. Dès lors les injections intra-caverneuses, de papavérine (ou d'autres produits vaso-actifs) vont devenir des procédés fiables, et quasi indolores, pour déclencher des érections provoquées. Avec l'inconvénient de devoir être pratiquées 20-30 minutes avant un rapport programmé. Donc avec une partenaire informée, consentante, bienveillante et patiente.

L'effet physiologique de la papavérine ne faisait que refléter les mécanismes neuro-chimiques complexes permettant au sang de remplir les organes érectiles. L'érection fut explorée enfin avec la plus grande précision scientifique, de l'anatomie macroscopique à l'hémodynamique et à la cyto-chimie. Au stade organique le moins sophistiqué on constate que les veines elles aussi, comme l'enveloppe devenue poreuse des corps caverneux, n'opposant plus de digues au retour veineux, pouvaient être responsables de « déballonnement ». On pouvait opérer-ligaturer les fuites, comme on se mit à opérer sérieusement la si pénible maladie de Lapeyronie, et les verges coudées incasables. Les urologues se résolurent à pratiquer cette chirurgie d'organe longtemps réputée « tabou » en raison de ses nombreux échecs<sup>83</sup>, de même qu'une discipline médicale innovée : *l'andrologie*, se préoccupa ouvertement des « problèmes » purement masculins.

Les andrologues, médecins chevronnés, ne s'intéressèrent pas seulement à l'organe mâle, mais à son porteur, à l'homme « tout entier », pour connaître et traiter les troubles de sa virilité. Et voilà que *la « médecine classique » effectue un retour triomphal*. Les cardiologues, les neurologues, les endocrinologues, les nutritionnistes, et bien sûr les généralistes osèrent pénétrer dans ce « champ réservé » de la pathologie érotique où gynécologues et urologues ne s'étaient que frileusement aventurés. La jonction se fit enfin entre les leçons de la pathologie médico-chirurgicale officiellement enseignée, reconnaissant les troubles sexuels d'une multitude d'affections, et les doléances plus ou moins suspectes, voire assommantes de ceux qui venaient se plaindre de leurs défaillances au lit<sup>84</sup>.

Les troubles de l'érection, puisqu'ils sont majoritairement dus à l'engrassement athéromateux des parois artérielles, relèvent de pratiquement toute la pathologie cardiovasculaire, des artérites à l'hypertension. Mais aussi des maladies de surcharge, des maladies métaboliques, obésité, hyperlipémies (le cholestérol !), néphrite chronique, etc. *Le diabète* est particulièrement coupable, lésant les artères comme les nerfs. Longtemps considérée comme jérémiade de geignard, l'érection insuffisante isolée du quinquagénaire est désormais prise très au sérieux, comme *symptôme sentinelle* d'une maladie de surcharge et surtout d'une insuffisance coronarienne. Elle permet d'en entreprendre un traitement précoce.

Les neurologues savaient depuis toujours le retentissement sexuel des lésions du cerveau, de la moelle, des myélites (la sclérose en plaques), des polynévrites, des paraplégies, etc. Mais « on s'en foutait » ! De même que les chirurgiens intervenant dans le petit bassin furent longs à se préoccuper de préserver, dans la mesure du possible, le plexus hypogastrique nécessaire à la commande de l'érection, en intervenant sur la prostate, la vessie, le rectum. Comme les neurologues, les urologues avaient longtemps négligé la physiologie érective de leurs opérés : l'impuissance passait aux « pertes et profits »<sup>85</sup>.

Certains troubles hormonaux (hypophyse, surrénale, thyroïde) peuvent inhiber l'érection. En premier lieu incriminée, l'insuffisance en hormone mâle n'est pourtant qu'assez rarement directement responsable, plutôt dans un contexte de vieillissement général, sans

<sup>83</sup> Dans la verge des impuissants on avait introduit une côte, injecté de la paraffine, avec des résultats désastreux.

<sup>84</sup> Sollicité comme tous les urologues, mon maître Pierre Aboulker – celui qui opéra la prostate du Général – raccompagnait à la porte de son cabinet, sans les écouter, tous ceux qui venaient se plaindre de leur impuissance.

<sup>85</sup> Contrairement à l'opinion répandue, l'hypertrophie bénigne de la prostate n'entraîne pas à elle seule des troubles de l'érection- pas plus que les interventions qui y remédient.

qu'on puisse parler de véritable andropause. Le traitement à la testostérone n'est donc pas une panacée, comme on l'avait longtemps espéré. La castration prépubertaire, par contre, comme celle infligée aux malheureux castrats, éteint définitivement toute virilité<sup>86</sup>. Prescrite pour les cancers de la prostate, la « castration chimique » par les hormones femelles ou les anti-hormones hypophysaires entraîne évidemment une impuissance « expérimentale ».

Les intoxications nuisent à l'érection. Principalement les deux poisons les plus courants, *l'alcool et le tabac*. L'alcoolisme chronique lèse les nerfs du petit bassin comme ceux des membres inférieurs (polynévrite), entraîne les cirrhoses avec leur déchéance organique générale. Le tabac, par l'intermédiaire de la nicotine, est un ennemi redoutable de l'érection, et dès les deuxième troisième décennies. Il fallut un certain temps pour que les campagnes anti-tabac signalent son grave danger. Elles engagèrent au sevrage un certain pourcentage d'hommes – si les femmes y restent – à tort – peu sensibles. Inutile de préciser combien les drogues sont nuisibles à la physiologie érotique, une possible brève exacerbation passagère est suivie d'une phase dépressive (cocaïne, haschich) ou accompagnée de graves troubles du comportement (ecstasy) ; les opiacés (héroïne) abolissent progressivement tout désir et toute possibilité d'accouplement.

La pharmacopée elle-même, et ce fut une révélation, fut mise en cause – non sans certaines réticences. C'était pourtant la conclusion logique des études élucidant la cytochimie, la neuro-médiation, la dépendance neuro-végétative, ortho ou para-sympathique, de la physiologie érective. Un grand nombre de produits furent ainsi incriminés à l'origine de troubles de l'érection. Principalement ceux prescrits pour « le cœur, la tension, les reins, l'ulcère, les nerfs, l'insomnie<sup>87</sup> »...

Les hypotenseurs, les diurétiques, les anti-ulcéreux, les psychotropes sont mis sur la sellette. Les anxiolytiques s'avèrent les plus sournois, lorsqu'ils sont prescrits pour « soutenir le moral » de ces hommes inquiets de leur impuissance fonctionnelle : le médicament ne fait qu'aggraver leur insuffisance, créant un cercle vicieux. Les remèdes s'en prenant à l'érection faisant partie des plus communes rubriques thérapeutiques, l'industrie pharmaceutique ne reste pas sans réagir. La pathologie sexuelle est désormais suffisamment prise au sérieux pour entraîner des répercussions sur la recherche en laboratoire et sur les objectifs économiques des fabricants. *Ainsi mit-on au point de nouvelles molécules*, sans répercussions fâcheuses sur la virilité. Cette innocuité est désormais indiquée sur les notices d'utilisation, elle est vantée par les visiteurs médicaux. Beau progrès !

L'incrimination de toute cette pathologie organique à l'origine de troubles sexuels ne put que renforcer l'obéissance des malades aux injonctions thérapeutiques, et l'attention des praticiens à leurs doléances, sans avoir à les adresser « au sexologue », peu fréquent et souvent lointain. Pour satisfaire leurs patients il ne leur manquait que « le médicament à redonner l'érection », et l'industrie pharmaceutique le leur fournit.

Le sildénafil<sup>88</sup>, disponible depuis 1994, était l'aboutissement de toutes les recherches concernant au plus près le métabolisme cellulaire des organes érectiles. Son action précise est l'inhibition de la phosphodiesterase de type 5, pour lever le tonus adrénergique de base des muscles lisses entourant les aréoles des corps caverneux, et de leurs artères fonctionnelles. Il ne dispense pas des stimulations érogènes, mais l'afflux sanguin peut se répandre bien plus librement, « aux moindres frais » hémodynamiques. Il agit 30-40 minutes après sa consommation. *Une prise orale, enfin*, comme l'attendaient depuis des millénaires les

<sup>86</sup> Cette précision à l'usage de ceux qui, intoxiqués par les propagandistes de la musique dite baroque, croient naïvement que les vedettes châtrées de l'opéra du XVIIIe siècle pouvaient jouir d'une ardente vie érotique.

<sup>87</sup> Je publie en 1978, avec mon élève Henry Dermange, le premier article-revue francophone sur les impuissances iatrogéniques.

<sup>88</sup> Nom du commerce : Viagra. Il existe d'autres molécules d'effet identique, deux sont commercialisées.

hommes en panne... et leurs médecins. Le médicament est efficace à 70%, et ne comporte de contraindication formelle que les produits nitrés<sup>89</sup>. On pouvait donc se passer de sexologue, et aller directement demander une ordonnance à son médecin de famille... C'est le plus souvent une erreur.

Les sexologues, ou déclarés tels, ne sont pas encore très nombreux, en France, mais enfin « ils existent ». On en compte 900 en 2008 – dont 700 médecins. Leur formation est assurée d'une part par une vingtaine d'universités, qui décernent un DIU. D'autre part par la toujours vivante SFSC, après des déboires qui ont entraîné le départ de ses fondateurs historiques en 1995. Elle édite pour ses membres la revue SEXOLOGOS, ayant pris le relais des défunts *Cahiers de Sexologie clinique*. Une Association Inter Hospitalo Universitaire de Sexologie, AIHUS, s'est créée en 1983. Elle tend à harmoniser l'enseignement dispensé en université. Reflet des sociétés savantes consacrées à la sexualité dans le monde entier, il existe une *Fédération Européenne de Sexologie* (EFS) à laquelle sont affiliées les deux principales sociétés françaises. Elle édite un périodique bilingue, *Sexologies*. Des journées d'étude sont organisées – le plus souvent, il faut bien le dire, sous l'égide des laboratoires fabriquant le sildénafil ou ses homologues. Des congrès internationaux se tiennent régulièrement, et aussi en France : le dernier eut lieu en avril 2008 à Strasbourg, sous la houlette conjointe de la SFSC et de l'AIHUS. Malgré cette activité permanente, et le sérieux de la plupart de ses adeptes, la sexologie reste, en France, mal connue et souvent déconsidérée. Sa situation reste boiteuse, pour plusieurs raisons.

Les méthodes thérapeutiques proposées témoignent d'un bel éclectisme, allant de la thérapeutique sexologique « classique » à la thérapeutique « cognitivo-comportementale » en passant par une psychothérapie « rafraîchie », si bien qu'on ne sera pas obligatoirement soigné de la même façon à Lille et à Toulouse. Sous la pression conjuguée de la « révolution organiciste » et des patients voulant être « guéris tout de suite », certains, comme il y a un médicament « pour l'érection », prescrivent vite fait mal fait un médicament pour l'éjaculation précoce (par exemple un alpha-bloqueur), infiltrent le plancher périnéal au « botox »<sup>90</sup> pour « soigner » le vaginisme, de la même façon que d'autres, depuis longtemps, prescrivait des postiches pour éveiller l'érogénité vaginale. Ce qui dispense tout le monde de la patience et du sacrifice temporel seuls garants d'un résultat durable au sein du couple. Il ne manque à la panoplie qu'un remède pour stimuler la lubricité féminine ce qui, je l'espère, restera une utopie : outre que l'appétit orgasmique dépend d'instances nerveuses centrales difficiles à atteindre et à convaincre, déclencher artificiellement le désir charnel serait une démission voire une contrainte imposée par le partenaire. Il y a ainsi des femmes réticentes sinon hostiles devant les injections intracaverneuses, devant la prise d'aide chimique à l'érection (plus facile à dissimuler) : elles reprochent à l'artifice de disposer leur compagnon à « sauter » n'importe qui, la bonne ou la voisine de palier – d'où la nécessité de rester « classique », prenant en charge les deux membres de l'équipe érotique.

Le couple thérapeutique à la Masters et Johnson cède la place au poncif bien incrusté du « pluridisciplinaire » : les patients peuvent s'engager dans un « parcours du combattant » qui les mène de l'urologue au psychiatre, du gynécologue au nutritionniste. Et de plus, et c'est là un défaut structurel, on décerne le DIU à des « sexologues » qui ne sont pas médecins. Sans oublier les sexologues « auto-proclamés », vaguement frottés de psychologie et de stages hâtifs, et qui figurent sans contrôle dans les pages jaunes du Bottin.

Le Conseil de l'ordre des médecins a toujours eu une attitude ambiguë, reconnaissant le sérieux de ceux qui réclamaient un cadre officiel à leur activité, mais sans leur accorder un

<sup>89</sup> Dont la trinitrine, traitement d'urgence de l'angine de poitrine. Les cas de collapsus signalés étaient dus à la prise concomitante des deux produits, par les coronariens habitués à avaler un comprimé de trinitrine préventive avant d'entreprendre un rapport.

<sup>90</sup> La toxine botulique utilisée pour effacer – un certain temps - les rides de la face et du front.

titre de sexologue du même niveau de compétence et fiabilité que diabétologue ou orthopédiste. Il est vrai qu'il peut arguer de ce que « sexologie » aussi est un terme ambigu. Dès 1975 je lui avait proposé<sup>91</sup> (du temps du professeur Lortat-Jacob) de créer une spécialité de *pathologie sexuelle*. Les choses auraient ainsi été clarifiées. La Sexologie reste la science de tous les faits liés à la sexualité – j'y reviendrai, tandis que les patients en difficultés trouveraient le secours auprès de médecins qualifiés, connaissant la pathologie générale et spécialisée, sachant les examiner, *ce qui est absolument nécessaire*, aussi bien que les soigner. Les « sexologues » non médecins seraient ainsi exclus de ce qu'ils pratiquent comme une variété de psychothérapie alliée au conseil conjugal du plus proche centre d'hygiène sociale.

La voix des sexologues n'est pratiquement pas entendue « dans la cité ». Les démêlés de Gilbert Tordjmann avec la justice ne sont pas étrangers, en France, à la persistante réticence devant sexologues et sexologie. Quels que soient les faits en cause<sup>92</sup>, G. Tordjmann avait le mérite d'être un bon organisateur et un porte-parole efficace. Aucune personnalité marquante ne lui a succédé<sup>93</sup>. Les organismes officiels (santé, justice) les médias ne font pas appel aux sexologues lorsqu'il est question de progrès thérapeutiques, d'homophobie, de pédophilie, de criminels sexuels ou d'évolution des mœurs : ils préfèrent les psychiatres, certes honorables, mais moins concernés par la sexualité que les... sexologues. Les congrès de sexologie n'apparaissent pas dans la presse généraliste, où, néanmoins, paraissent régulièrement des articles, des conseils concernant la sexualité, avec éventuellement une chronique particulière. Et quand on ne se méfie pas du sexologue, on l'enrobe de grivoiserie, ou on le ridiculise<sup>94</sup>.

Oublié disqualifié le sexologue comme informateur compétent, la place qu'avait tenue freudiens et/ou philosophes (de gauche !) est désormais occupée par les sociologues<sup>95</sup>. En France, les deux Rapports successifs parrainés par l'INSERM et l'INED font autorité dans l'opinion. Il faut leur reconnaître une bonne méthodologie enquêtrice, qui a fourni des chiffres fiables. Mais les conclusions de ces Rapports sont fâcheusement partiales, en particulier lorsque les rédacteurs voudraient que les femmes « fassent tout » comme les hommes (et vice versa ?). Et l'éventail du questionnaire témoigne d'une fâcheuse étroitesse de vue. Qui croirait trouver dans les publications de ce type un tableau complet de la sexualité humaine ne peut être que déçu.. Au plan bêtement organique les femmes interrogées par ces messieurs-dames<sup>96</sup> ont un anus (heureusement ! quelle obsession !) mais elles n'ont pas de seins (comme pour Freud) – ni même de fesses. L'impasse est complète, en ce qui concerne la physiologie clitoridienne et/ou vaginale des interrogées, alors qu'elle permettrait d'interpréter la préférence individuelle pour les caresses manuelles, le cunnilinctus, ou la pénétration.

Bien d'autres données ne figurent pas dans ce qui ne saurait se prétendre encyclopédie : je cite à tout hasard : « quelles sont les qualités physiques qui vous attirent vers le-la partenaire ? les parties de son corps qui déclenchent chez vous l'excitation sexuelle ? », « aimez-vous sa voix, sa peau, ses odeurs corporelles, sexuelles ? », « comment nommez-vous vos organes sexuels ? ceux de votre partenaire ? », « quels sont vos heures, vos jours favoris

<sup>91</sup> Oui, j'ai été conseiller régional de l'Ordre.

<sup>92</sup> Au moins 90% des plaintes émises par certaines femmes contre les médecins pour « attentat à la pudeur » ne sont pas motivées. Reprocher à celui auquel on confie ses ennuis sexuels d'avoir voulu pratiquer un examen de vos organes génitaux est totalement inconséquent. C'est la négligence du médecin qui serait répréhensible.

<sup>93</sup> À l'étranger non plus, aucun nom, depuis la mort de W. Masters, ne permet de personnaliser la sexologie.

<sup>94</sup> Dans deux films : *Sept ans de mariage*, *Tout le plaisir est pour moi*, le sexologue est un personnage ridicule.

<sup>95</sup> Mais y a-t-il des sociologues de droite ? Ils sont socialistes de naissance...

<sup>96</sup> Certains enquêteurs, dépourvus du « recul professionnel » des médecins, ont avoué avoir été troublés par leurs questionnements téléphoniques.

pour faire l'amour ? », « quel est votre lieu favori ? », « dormez-vous dans un grand lit ou dans des lits jumeaux ? », « gardez-vous des vêtements pour faire l'amour ? », « quel éclairage vous convient le mieux ? », « qui prend l'initiative des rapports ? », « quelle place tiennent les flatteries mammaires (caresses, succion) dans vos séances érotiques ? », « avez-vous allaité ? si oui, cela a-t-il modifié votre morphologie mammaire, vos sensations, l'attrait de votre partenaire pour vos seins ? », « comment et quand avez-vous repris les rapports après un accouchement ? », « la pénétration anale vous est-elle douloureuse, indolore, a-t-elle à elle seule déclenché des orgasmes ? », « que dites-vous en faisant l'amour ? », « que faites-vous ensuite ? », « quelles furent les causes de votre-vos rupture-s ? » etc., etc., tout ce qui doit figurer dans un interrogatoire sexologique consciencieux., mais qui s'applique aussi bien à la sexualité normale des gens normaux.

On n'entend pas souvent dans les médias, non plus, la voix des sexologues à propos de phénomènes nouvellement apparus à la fin du XXe siècle. La diffusion d'Internet, aux conséquences divergentes. La prolifération des postiches. Les modifications artificielles des organes génitaux féminins. La résurgence de la morale coranique.

Internet « couples » a désormais dépassé en chiffre d'affaires les annonces et agences matrimoniales. Grâce à la conjonction des propositions croisées, des milliers de rencontres ont pu ainsi déboucher... aux moindres frais comportementaux (le temps, la patience) sur des unions dont la stabilité n'est pas garantie, avec le risque, parfois, de faire de mauvaises... rencontres. Dans le même temps la diffusion parfois ininterrompue, sur certaines chaînes, de films pornographiques, entraîne une véritable « addiction » chez certains hommes se livrant à des masturbations répétitives devant l'écran. Quant à la masturbation féminine, elle est devenue l'objet d'une juteuse industrie.

De tous temps les femmes en manque ont utilisé les postiches les plus divers pour combler leurs appétits vaginaux. Les derniers nés de la petite industrie bénéficient de tous les progrès techniques, ils vibrent, chauffent, possèdent des variateurs de vitesse et d'intensité. Le plus perfectionné de ces « sex-toys » prend la forme d'un petit lapin, son corps stimule le point G tandis que ses oreilles chatouillent le clitoris. On en vend non seulement sur Internet, mais aussi dans des maisons commerciales « sérieuses », on en fait la démonstration dans des réunions Tupperware. Les jeunes américaines « dans le vent » en ont quasiment toutes un dans leur salle de bain ou leur table de chevet, pour partir « calmée » à l'université ou au bureau. Se passant vite fait bien (!) fait des porteurs de phallus (encore une économie de temps et de patience) elles font comme leurs grands-mères anti-mecs, à ceci près qu'elles trahissent ces « clitoridiennes de choc » en manifestant une « confondante » voracité vaginale... Quel homme pourra-t-il faire preuve d'autant d'endurance et de disponibilité que la machine ? Comment ces femmes pourront-elles se contenter des « prestations » limitées d'un monsieur en chair en en os ? Comment les adapter aux « outils » masculins ? Les futurs compagnons devront-ils tolérer la présence et l'usage de ces intrus dans la chambre à coucher ? Belle relation interhumaine !

Depuis la naissance de l'art occidental, le sexe des femmes, avec sa pilosité, sa fente, la trifoliature des nymphes et du capuchon, est cruellement censuré par sculpteurs, peintres, dessinateurs. Et comme les dames voient fort rarement les organes génitaux externes de leurs congénères, certaines d'entre elles se croient anormales en s'observant dans le miroir. Il fut un temps où les chirurgiens<sup>97</sup>, sollicités par celles qui voyaient leurs nymphes et capuchon émerger de leur fente vulvaire et réclamaient qu'on les débarrasse de ces « peaux qui dépassent », savaient rassurer ces femmes et les persuader, à juste titre, qu'elles possédaient là des particularités physiques non seulement normales mais aussi toutes personnelles et respectables. Ces scrupules de non-intervention ne touchent plus une catégorie de manieurs de

---

<sup>97</sup>

Comme moi.

bistouri qui tirent profit de ces inquiétudes. Il devient possible de faire réduire le volume de son mont de Vénus, raboter ses nymphes, « circonci » son prépuce clitoridien, voire de faire gonfler son point G. Les sexologues doivent-ils rester passifs devant ces exactions infligées au sexe normal de femmes normales ? Les « chirurgiens de l'intime » ne devraient-ils pas être poursuivis pour coups et blessures ? à défaut du mutisme de la Commission d'éthique ? Et peut-on considérer comme de la chirurgie légitime cette « hyménoplastie » qui consiste à plicaturer l'entrée vaginale pour qu'elle souffre et saigne au premier rapport avec un maniaque de la virginité, tout spécialement musulman ?

Les fidèles<sup>98</sup> de l'islam ont depuis toujours posé problème aux sexologues. En raison de l'insolubilité habituelle de leurs problèmes. L'affolement à l'idée de ne pas bander au soir des noces avec une cousine imposée par la famille, l'inquiétude lorsqu'il ne devient plus possible d'enchaîner deux voire trois rapports de suite, la honte de demeurer coi avec une jeunesse achetée de la veille, l'humiliation de bander de moins en moins auprès de la vieille épouse attentive et vite sarcastique, l'impossibilité de dévoiler, caresser efficacement, tenir la main dans la rue au cinéma voire au bistro à une femme que l'on aimerait voir manifester les mêmes réactions que les héroïnes du porno, voilà qui laisse les sexologues... impuissants devant un traditionalisme machiste indémodable. Ne devraient-ils pas, résistant à la lâcheté qui inspire le discours « politiquement correct » de ceux qui se disent progressistes mais démissionnent devant la nouvelle arrogance de l'islam<sup>99</sup>, faire entendre leur voix lorsqu'il est question de voile à l'école, d'horaires de piscine réservés aux femmes, de mariage forcé, de divorce pour mensonge sur la virginité ?

Cet effacement, ce mutisme, cette négligence par l'opinion publique, la Sexologie ne pourra s'en sortir que par le haut. Cessant de se laisser enfermer dans la tâche fort utile mais limitée de redresser les membres mous et réchauffer les femmes froides. Intervenant délibérément et publiquement dans les débats sur des faits de société, des faits de morale qui touchent directement la vie sexuelle de leurs consultants, et souvent lui nuisent. Ne laissant plus le champ libre aux psychiatres, psychologues, sociologues et guides religieux pour faire entendre la voix de la sagesse, la parole juste, dans une atmosphère culturelle qui privilégie le spectaculaire, l'excentrique, tout en renâclant devant la normalité ; une normalité dont nos contemporains semblent néanmoins friands<sup>100</sup>. Il lui faudra, pour cela, s'intégrer aux sciences du comportement, au sein des sciences humaines.

---

\*\*\*

L'éthologie est une parente pauvre de l'enseignement universitaire français. Parce que notre pays, dominé par l'intelligentsia du Verbe, a une quasi indémodable tradition d'environmentalisme. Les bonnes âmes « intellectualo-progressistes » se hérissent lorsqu'on ose parler de programme comportemental, à effectuer sous la conduite de notre appareillage génétique. Et pourtant ce sont bien nos gènes qui, mis au point par sept millions d'années d'anthropogénèse, ont assuré le succès planétaire de notre espèce. Ils nous laissent, certes, une certaine marge de liberté, d'imprévisibilité individuelle, de créativité, mais au sein de plans directeurs qui sont ceux de tous les organismes vivants. Leur obéir n'est pas démission mais sécurisation, car ils en savent plus sur la nature humaine que le dernier article du *Monde* ou la dernière enquête de l'INSERM.

---

<sup>98</sup> Au masculin. Il n'y a pas de consultante musulmane dans les cabinets de sexologie, sinon pour vaginisme particulièrement coriace à traiter.

<sup>99</sup> Pendant la campagne présidentielle de 2008 aux U.S.A., le candidat démocrate, réputé « progressiste » Barack Obama s'excusa piteusement auprès de deux femmes voilées qui s'étaient vu interdire l'accès à la tribune d'un de ses meetings. De quoi faire se retourner dans leur tombe les matriarches défuntées du *Women's lib* !

<sup>100</sup> Comme les consultants, qui demandent toujours anxieusement de mener, ou retrouver, une « vie sexuelle normale ».



Cette fameuse nature humaine n'a guère évolué depuis que l'homme de Cro-Magnon règne sur les terres émergées, les mers et même en l'air. Il nous a légué une constitution somatique, des moteurs comportementaux, une inventivité, un génie pragmatique qu'il possédait déjà il y a 100.000 ans. Notre corps, nos appétits, notre système de reproduction sont les mêmes que ceux de nos ancêtres. C'est bien pourquoi l'éthologie doit scruter la paléanthropologie, pour suivre la ligne rouge de ce qui demeure permanent, inchangé, *naturel d'origine*, dans le destin d'une espèce qui a mis au monde le vaste édifice de la culture.

En matière de sexualité il faut bien se persuader que la marge d'imprévisibilité est fort étroite, laissant peu de place aux excentricités, puisque notre survie en dépend. Selon l'expression d'Albert Einstein, la nature ne joue pas aux dés. Les discours environnementalistes des adversaires de la programmation comportementale sont dérisoires. Comme pour les autres espèces mammifères<sup>101</sup>, notre grille comportementale implique l'union charnelle d'un homme et d'une femme pour mettre au monde un nouvel humain. On a l'impression que les « socio-progressistes » adhèrent à l'idée que la reproduction humaine s'effectuerait, au petit bonheur, de la même façon que la laitance de nombreux poissons, partie au hasard dans l'eau, finit par trouver les ovules fécondables des femelles<sup>102</sup>... Grâce à la pénétration itérative de la verge dans les différents trous des corps féminins et/ou masculins, certains spermatozoïdes finissent bien par rencontrer un ovule et il y a des naissances...

Pour Kinsey et les sociologues à la sauce INSERM masturbation, accouplement, sodomisation, fellation, cunnilinctus<sup>103</sup>, sont des *pratiques*, chiffrées en vrac, certes sans jugement moral, ce qui est assez rafraîchissant, mais sans effectuer la différence entre le naturel et le culturel, entre le normal et le pathologique, entre le geste et la pratique. Naturels, inscrits dans le répertoire gestuel du programme génétique « reproduction de l'espèce » sont l'accouplement et ses préliminaires, manuels et buccaux. Il suffit de suivre l'instinct pour les accomplir, et les petits enfants ne font rien que de normal quand ils se tripotent. Par contre les pratiques résultent de l'intervention délibérée de la conscience, et des artifices culturels. Le retrait pré-éjaculatoire, la pénétration de la verge dans le canal anal sont *des pratiques non programmées*, comme le sont la pose d'un préservatif, les mutilations sexuelles ou le rasage génital. A cet apanage de l'humanité, *la mesure*, de juger ce qui est ou non convenable dans ces pratiques.

Depuis le paléolithique bien des progrès ont été accomplis, qui permettent aux humains de vivre mieux et plus longtemps. Leur sexualité a du effectuer plusieurs adaptations.

Adaptation à la longévité accrue. Né au paléolithique, le lien de couple n'a probablement que trois ou quatre lustres d'espérance de vie pour demeurer gratifiant. Les temps ne sont plus du mariage indissoluble contracté dès la sortie de l'adolescence. Les aspirants octogénaires pourront contracter deux, trois liens de couple. Au prix, à *payer*, d'inévitables conflits, d'inévitables chagrins d'amour. Au législateur de faciliter les ruptures et de préserver les droits et devoirs de chacun, ainsi que des rejetons. Mais le Vatican interdit toujours le divorce !

Adaptation du volume populationnel. Les temps ne sont plus où le destin féminin consistait principalement à faire des rejetons et participer à la cueillette<sup>104</sup>. Les civilisées devant vivre huit décennies ont droit non seulement à une vie personnelle qui ne soit pas dévorée par les maternités, mais elles ont « le devoir » de participer à toutes les activités

---

<sup>101</sup> Encore les seins !

<sup>102</sup> Comparaison hâtive, car la bonne nature a là aussi établi un programme, pour que la maturation et l'élimination des gamètes s'effectue selon de bonnes conditions environnementales, chronobiologiques, etc.

<sup>103</sup> Kinsey ajoutait l'usage des chèvres, canards, juments, etc.

<sup>104</sup> Vue hâtive là aussi. Les femmes ont sûrement inventé la poterie, le biberon, le berceau, la vannerie, les bouquets de fleurs, etc.

humaines, en particulier professionnelles, qu'elles enrichissent de leur vision propre. La contraception est donc parfaitement légitime, et même vitale, pour ne pas sombrer dans la misère des contrées surpeuplées. Les procédés contraceptifs ne perturbent pas le déroulement de l'étreinte ont donc été un progrès considérable. Mais on peut aussi interrompre une grossesse non désirée, voire un jour recourir à la stérilisation. Malgré les inquiétudes vaticanes, la reproduction spécifique n'est guère menacée. Se sachant mortels les humains ont de tout temps cherché à se survivre d'une façon ou d'une autre. Il suffit de voir les efforts des couples stériles pour recourir à la procréation assistée, la « rage » des homosexuels non seulement pour se marier mais pour élever des enfants.

Adaptation à la prolongation de la fonction érotique. Faisant partie du goût à vivre, la fonction érotique devient coextensive à une bonne santé prolongée jusque dans les septième, voire huitième décennies. Avec une physiologie menacée par l'apparition de troubles organiques ignorés de ceux qui ne vivaient que trois-quatre décennies. La revendication d'une vie « amoureuse » tout au long de l'existence est encore une revendication légitime. C'est ici le triomphe de la médecine, et de la sexologie médicale. Pour conserver un aspect physique attrayant, en recourant éventuellement à la chirurgie esthétique. Pour compenser la démission ovarienne de la cinquième décennie. Pour pallier les défaillances viriles. Les aides médicamenteuses à l'érection ont l'avantage d'être consommées non pendant mais avant l'étreinte, avec bien sur l'inconvénient de devoir programmer ce qui ne devrait dépendre que de l'émergence spontanée du désir ; même inconvénient de programmation temporelle avec les injections intracaverneuses, qui nécessitent en plus un certain arsenal technique. Mais des millions de diabétiques finissent par s'accoutumer à leurs injections d'insuline. On peut bien vivre avec la papavérine, dans un couple où règne affection et bienveillance. Bienvenus seront néanmoins les médicaments vaso-actifs en prise buccale et à effet prolongé. On s'y achemine.

Adaptation aux risques de contamination vénérienne. Heureuse Antiquité gréco-romaine qui ignorait le gonocoque et le tréponème ! Les maladies sexuellement transmissibles sont devenues un poison de la vie érotico-amoureuse des Terriens. Difficiles à soigner, parfois mortelles<sup>105</sup>, il a fallu attendre l'invention du préservatif pour disposer d'un moyen efficace de s'en protéger. Il fut aussi un moyen contraceptif, dissimulé « hypocritement » derrière son rôle hygiénique. Quelque peu passé de mode grâce à la pilule et aux antibiotiques, il a fait un retour en force depuis l'épidémie de sida. C'est malheureusement le type même du procédé extemporané perturbant, dépoétisant les « travaux d'approche » corporelle. Surtout pour les débutants, déjà pris par l'émotion des premières fois. Mais le risque vital est trop grave, et le préservatif peut finir, *volens nolens*, par apparaître sécurisant. Un jour viendra, cependant, où la science « aura la peau » du sida, comme elle a eu la peau de la peste et du choléra. Et les premiers discours faits aux jeunes sur l'amour physique ne commenceront plus par la promotion du petit morceau de caoutchouc – il suffit déjà de la pilule !

Toutes ces adaptations ne changent rien à la constitution biologique, anatomie, physiologie, comportement, que l'homo sapiens originaire nous a léguée.

Legs anatomique. Les organes génitaux externes des deux sexes ont fait la preuve de leur efficacité, de leur fascination sur le sexe d'en face donc, et pourquoi pas de leur beauté<sup>106</sup>. Les hommes ne peuvent mépriser la vulve, les femmes ont toujours trouvé superbe la verge érigée. L'énorme majorité des humains des deux sexes naissent avec des organes génitaux normaux, en l'état de nature<sup>107</sup>, auxquels il n'y a rien à reprendre. Le prépuce<sup>108</sup>, les petites

<sup>105</sup> La vérole a tué de grands artistes comme Emmanuel Chabrier, Guy de Maupassant, mais aussi des crapules comme Lénine.

<sup>106</sup> Qu'on se réfère à mon *Atlas du sexe de la femme*, à mon *Éloge du con*.

<sup>107</sup> « éco-bio » !

<sup>108</sup> Le phimosis se prévient par des décalottages précoces, et se traite par plastie cutanée, non par circoncision.

lèvres de la vulve, a fortiori le clitoris ne sont pas des erreurs de la nature. Les mutilations sexuelles infantiles sont des crimes intolérables. Mais il faudra sûrement longtemps pour voir disparaître la circoncision, couverte par la pesante morale biblique, et préconisée, sur des arguments propagandistes comme prévention (dérisoire !) du sida. Le sexe de l'homme normal possède son prépuce. Non moins normale la pilosité génitale, des adultes des deux sexes ; elle fait partie des indices d'appartenance sexuelle<sup>109</sup>. L'altération de la pilosité pubienne féminine est ainsi une parfaite ânerie. Elle a de quoi troubler les adolescentes : à la fierté normale de voir apparaître les poils sexuels signant la puberté, le passage à l'état de femme, succéderait l'obligation de les supprimer au fur et à mesure de leur émergence, pour « faire plus propre ». L'obsession du rasage axillaire n'est pas plus légitime.

Legs physiologique. Leur bifocalisme orgasmogène permet aux femmes normales de jouir du clitoris et du vagin. Avec un décalage chronobiologique dans l'apparition de leur pouvoir physiologique et une corrélation fonctionnelle : le clitoris mature dans les jeunes années le circuit orgasmique sur lequel le vagin se branchera dans la deuxième décennie, adulte il met le vagin dans les meilleures conditions réceptives. Parfaitement insensés furent les débats prêchant l'exclusivité d'une des deux zones érogènes primaires au détriment de l'autre, dans une atmosphère de moralité quasi métaphysique, et même politique. Mais à côté des gratifications passives, réceptives, l'éthologie nous a appris l'existence de gratifications motrices, actives. Elles correspondent souvent à l'obéissance aux patrons moteurs inscrits dans le cerveau basal. Les mouvements coïtaux en font partie. L'éjaculateur prématuré n'a pas le temps de détendre les impulsions motrices de « la charnière ». Cette première frustration enlève tout son goût au plaisir accompagnant l'éjaculation, tandis qu'il s'y ajoute une deuxième frustration : ne pas stimuler le temps nécessaire le vagin de la partenaire. Ainsi doit-il, ne lui procurant pas l'orgasme coïtal, renoncer à ce pouvoir érotique qui est une des plus grandes fiertés viriles – quoi qu'en eurent les féministes « radicales ».

Legs comportemental. 95% des hommes adultes convoitent les femmes, 97% des femmes adultes convoitent les hommes. Quant aux graves perversions, elles demeurent rarissimes – heureusement. Rares sont les phénomènes biologiques montrant une telle prépondérance numérique. Alors que tout discours sur la sexualité fait une part considérable, voire outrée, à ses anomalies de comportement. Parce qu'elles sont voyantes, spectaculaires, parfois dangereuses, souvent choquantes. Et que la répression la plus cruelle s'est abattue sur des humains le plus souvent inoffensifs. Ainsi des homosexuels qui furent, sont encore ici et là honteusement persécutés mais qui, en retour, exercent désormais dans les pays libéraux une pression morale qui interdit presque tout débat sur leur orientation divergente. Ils ont converti à leur cause les milieux classiquement « intellectuelo-progressistes » (dans lesquels ils figurent en nombre !) au point que dans l'enquête Bozon-Bajos de 2008 on peut lire que l'espèce humaine est bisexuelle (Freud dixit !), donc que l'homosexualité est normale. Voire, aurait dit Panurge.

Dans le programme comportemental « reproduction de l'espèce » il faut quand même reconnaître qu'il y a un trouble à l'origine de l'orientation vers le-la partenaire d'accouplement, quand ce-cette partenaire diffère du congénère adulte du sexe complémentaire. Celui (celle) avec lequel (laquelle) la bonne nature a prévu, organisé la fécondation transmettant la vie spécifique.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on pense que la détermination de l'orientation sexuelle s'effectue, dans l'espèce humaine, dans les huit-dix semaines qui précèdent et suivent la naissance : il s'agit, en termes éthologiques, d'une période de sensibilité. Pendant ce court laps de temps les glandes génitales mâles secrètent leur testostérone, avant de devenir quiescentes. Un taux de testostérone suffisant, normal, imprègne les instances dirigeantes du

---

<sup>109</sup>

Et le vocabulaire abonde en termes imagés décrivant la motte velue.

comportement sexuel (principalement l'hypothalamus) pour qu'elles reconnaissent *sans apprentissage* les indices (visuels, olfactifs, etc.) portés par le corps du-de la congénère complémentaire. Ainsi font assez de testostérone 95% des futurs adultes masculins, qui n'auront pas de « problèmes d'orientation » quand la puberté va réveiller leurs glandes. L'orientation déterminée pendant la période de sensibilité demeure indélébile, d'un côté comme de l'autre. Les 5% restants deviendront homosexuels, soit à temps complet, soit de façon flottante : ce sont des *indécis* qu'il est stupide de catégoriser « bisexuels » puisqu'ils ne sont pas porteurs des organes génitaux des deux sexes !

Que le déficit en testostérone fœtale soit d'origine génétique ne fait pratiquement plus aucun doute. Le X maternel serait manifestement porteur de l'anomalie, sur un ou plusieurs loci. Voilà qui rend compte de l'irréductibilité de l'orientation homosexuelle (et de l'orientation normale !), de son pourcentage constant depuis que les statistiques sont fiables, comme de son caractère « innocent » : c'est pas de leur faute ! C'est donc de la faute à maman mais pas, comme ne l'ont que trop dit les freudiens, par son élevage perturbant. C'est par son mauvais legs génétique : responsable, mais pas coupable. De la même façon que s'effectue la transmission de l'hémophilie, sans que les hémophiles n'aient jamais envisagé de faire un procès à leur génitrice !

Il est donc surprenant de voir se hérissier tant d'homosexuels, soutenus par le clan environnementaliste, lorsqu'on dit que leur orientation est déterminée de façon biologique. Mais tout bon « progressiste » manifeste contre la génétique une réaction de rejet qui fait partie de son credo. Credo boiteux : les gènes, ça existe quand il faut donner à la quête pour les victimes de la mucoviscidose ou de la myopathie, quand il faut faucher les champs d'OGM, mais « ça n'existe pas » quand ils déterminent nos comportements. Et de stigmatiser quiconque considère leur orientation comme un destin et non « un choix libertaire », pour une « sexualité différente ». Doléance assez mal venue dans les sociétés démocratiques et tolérantes, là où les libéraux sont parvenus à faire considérer la vie sexuelle comme une affaire privée, à respecter tant qu'elle ne lèse pas autrui. Dérisoires apparaissent ainsi les bruyantes manifestations publiques du type « gay-pride ». Pourquoi afficher des goûts qui ne regardent personne ! Et pourquoi les hommes ne défileraient-ils pas derrière des pancartes « j'aime les femmes et je n'en ai pas honte ! », et autant des dames, *mutatis mutandis*. D'autant que la tolérance humaine, qui permet de laisser vivre tranquilles les homosexuels, a ses limites. Les défilés homo-bi-trans ne font que conforter les « baufs » dans leur détestation « des gouines et des pédés », tandis que les citoyens ordinaires resteront toujours réticents devant des manifestations publiques comme les baisers goulus sur la bouche entre hommes et autres gâteries. Même si c'est la mode au cinéma pas porno... Toutes les lois anti-homophobie ne pourront rien y faire. Les homosexuels devront donc toujours rester discrets et s'abstenir de provocations qui ne pourraient que leur nuire. Conseil d'ami.

La « culture de la différence », le snobisme de l'excentricité, les acrobaties intellectuelles méprisant la biologie ont fait, en sexualité comme ailleurs, passer la frontière de la démesure, cette *υβρις* qui était la faute majeure des grecs antiques. Le « politiquement correct » en viendrait à interdire de dire que, si elle devenait largement majoritaire, l'homosexualité mettrait en danger la survie de l'espèce. Que la prétendue « bisexualité » n'existe pas au plan anatomo-physiologique le plus élémentaire, mais que le comportement indécis quant au choix du partenaire n'a jamais fait le bonheur de personne. Que l'« homoparentalité » est une aberration. Que le prétendu « changement de sexe » n'est qu'un leurre, pour de pauvres gens au corps ravagé et qui ne pourront jamais se reproduire – ni même souvent s'accoupler, et encore moins jouir – selon leur « nouveau » sexe. Que les grands pervers sont victimes d'une anomalie génétique qui les rend incurables...

\*\*\*

À l'avenir la sexologie, et son enseignement, devraient donc se situer à deux niveaux différents. D'un côté la Sexologie science globale de la sexualité, étudiée en faculté de sciences humaines, avec tous ses aspects, anthropologie, éthologie, histoire, législation, documents culturels de toutes sortes, en particuliers artistiques ; avec des expositions voire des musées. De l'autre la sexologie médicale, organisée en discipline remédiant à la pathologie sexuelle, et formant des spécialistes. Les deux communiquant pour s'enrichir mutuellement. En tâchant d'apporter ici ou là des améliorations à la vie sexuelle de nos congénères. Mais en respectant le legs incontournable de notre phylogenèse. En sortir serait sombrer dans l'inhumain.

On n'ose imaginer ce que de délirants apprentis sorciers pourraient infliger à notre espèce pour modifier sa sexualité, sous prétexte d'« améliorer » ses bases génétiques. Notre fidèle génome nous a préservés de l'apparition du « nouvel homme » prêché par l'apôtre Jean, et par Saint Just, et par Hitler, et par Mao. Cet appareillage génétique nous prodigue *hic et nunc* de suffisants bienfaits, sait-on le respecter, sans imaginer un bouleversement du fond biologique immuable de la sexualité humaine<sup>110</sup>.

La bonne nature a constitué à jamais les hommes et les femmes différents, asymétriques. Mais fort heureusement c'est dans l'union fusionnelle des corps et des cœurs qu'ils trouvent leur joie de vivre, et prolongent leur vie... un beau jour en la transmettant. Même si un jour les grossesses devraient se dérouler en bocal, rien ne serait changé des moteurs instinctuels qui poussent les hommes et les femmes à s'étreindre, rien ne serait changé de notre fonction érotique. La sagesse consiste à profiter de tous les bienfaits de la science et de tout le confort moderne en contrée libérale, pour jouir le plus longtemps possible de notre condition sexuée, ce don merveilleux de nos ancêtres qui n'a nul besoin, là, dans l'instant, d'artifices qui s'interposeraient entre l'homme et la femme en amour et ne feraient que gâcher leur mutuel abandon aux forces qui structurent notre vie.

On n'a jamais rien trouvé de mieux que ce qui faisait déjà le bonheur charnel des merveilleux sculpteurs qui, il y a 40.000 ans (c'était hier !), avant la Bible et le Coran, avant les encycliques et les fatwas, avant la circoncision, avant l'excision, le voile et le harem, avant la chaude-pisse et le sida, avant les sex toys et les « chirurgiens de l'intime », rendaient, aux murs des grottes, le plus fervent, le plus reconnaissant hommage à celles qui, parées de leurs merveilleux attributs femelles, leur procuraient tant de délices, tant d'émotion... et certainement tant d'amour.

### Bibliographie

Brigitte Lahaie : *Moi la scandaleuse*, édit . Filipacchi.  
Catherine Millet : *La vie sexuelle de Catherine M.*, Le Seuil,

### Ouvrages de Gérard Zwang

- Abrégé de sexologie, Masson, 1976-1998
- Aux Origines de la sexualité humaine, PUF, 2002
- L'Amour encore, Plan, 1986
- Atlas du sexe de la femme, La Musardine, 2001-2008
- Eloge du con, La Musardine, 2001

---

<sup>110</sup> Voulant innocemment me documenter sur « la nouvelle sexualité des Français » annoncée par un hebdomadaire dans le vent, j'attendais des informations sensationnelles : *l'espèce humaine adopte la parthénogenèse... une mutation universelle fait désormais naître les petites filles avec une fente vulvaire transversale... un traitement hormonal précoce va permettre d'achever la puberté à dix ans, pour rendre possible l'accouplement dès cet âge... J'ai été bien déçu. Nil novo sub sole.*

- La Fonction érotique, Robert Laffont, 1972
- Histoire des peines de sexe, Maloine, 1994
- La Nouvelle fonction érotique, Ramsay, 1997
- Pathologie sexuelle, Maloine, 1990. Prix du Medec
- Précis de thérapeutique sexologique, avec Geneviève Tétart, Sauramps, 2004
- Le Sexe de la femme, La Musardine, 1967-1997

\*\*\*

La biographie de Gérard Zwang est parue dans le numéro de Juillet-septembre 2007 de la revue Sexologies (vol. 16, n° 3).